

C H A P I T R E I I I

TRAVAIL FEMININ, VIE DOMESTIQUE ET MOBILITE :

Esquisse d'une typologie des figures féminines ouvrières

SOMMAIRE DU CHAPITRE III

I - L'OUVRIERE TRADITIONNALISTE	164.
1°) L'accomplissement dans le travail professionnel.....	165
2°) La reconnaissance du rôle de la femme dans la vie familiale.....	171
3°) Une forte mobilité alliée à des moyens de transports traditionnels.....	176
II - L'OUVRIERE MODERNISTE.....	181
1°) Images du travail et travail réel.....	183
2°) Travail et vie familiale.....	286
3°) Une mobilité éclatée : la recomposition par la voiture.....	195
III - L'OUVRIERE SURDOMINEE	199
1°) Les rapports de domination hommes/femmes dans le milieu traditionnel de la dentelle.....	201
2°) Les ouvrières à domicile.....	207
a) La négation du travail de ces femmes au plan pro- fessionnel et domestique.....	207
b) Report de la mobilité sur d'autres membres de la famille et variations avec l'accès de la femme à la voiture.....	211
c) Autres cas de figures : cas d'ouvrières de l'ha- billement habitant à Fort Nieulay.....	214

Moins que tout autre, l'emploi féminin ne peut s'appréhender indépendamment de son articulation à la vie domestique, à la vie hors travail.

Cette évidence apparaît avec force : que l'on analyse la place des femmes dans l'appareil productif, dans les procès de travail, dans les rapports salariaux ; que l'on étudie les politiques d'entreprises à l'égard de leur personnel féminin et la spécificité des critères retenus pour le recrutement des femmes ; que l'on aborde enfin la question des déplacements domicile-travail de la main-d'oeuvre féminine : tout renvoie sans cesse à cette articulation.

De même en est-il de l'analyse de la mobilité des femmes, celle-ci est loin de se réduire aux seuls déplacements domicile-travail, et il nous paraît important de dégager l'impact qu'entretiennent travail salarié et travail domestique sur les conditions d'ensemble de cette mobilité et les pratiques qui lui sont liées.

Or, s'il est admis que les femmes peuvent connaître des conditions d'emploi et de travail différenciées, au sein même du secteur industriel, en fonction des branches, des structures d'entreprise, des procès de travail, etc., qu'en est-il de la vie domestique ?

Son champ, son contenu, ses cycles sont-ils identiques pour l'ensemble des femmes, et notamment pour l'ensemble des femmes d'une même classe sociale ?

Si ce qui définit la spécificité de la condition féminine dans les conditions d'ensemble du salariat est bien le renforcement des rapports d'exploitation par les rapports de domination, le contenu même de ces rapports mais aussi les modalités de leur articulation, sont-ils demeurés les mêmes depuis les origines du salariat ?

Comment se situe leur permanence ou leur évolution face aux transformations des conditions de travail, des conditions de consommation, des mouvements sociaux ? Comment cette permanence ou cette évolution se manifestent-elles dans la structure de la famille ouvrière, dans la place qu'y occupe la femme, dans ses pratiques et représentations face au travail, à la vie domestique, dans le contenu et les moyens de sa mobilité ?

Sans prétendre répondre à l'ensemble de ces questions, notre travail vise néanmoins à s'inscrire dans leur cadre.

Car, ce qui ressort des longs entretiens menés auprès des ouvrières de tous âges et de tous secteurs de travail à Calais, est bien une fresque historique et sociale à travers laquelle se lit une sorte de généalogie de la famille ouvrière sur deux générations.

Cette généalogie est marquée par trois grandes caractéristiques :

1°) La restructuration de la famille ouvrière s'opère en liaison avec les mouvements de transformation d'ensemble des conditions de la production et de la consommation : Au niveau local, le passage de la mono-industrie, fondée sur le métier, au développement du taylorisme et du fordisme ; de même que le passage de rapports salariaux de type "concurrentiels" à des rapports salariaux de type "monopolistes", pour reprendre les expressions de R. Boyer, se sont accompagnés d'un développement de la consommation marchande et d'une restructuration de la famille ouvrière. Cette restructuration se manifeste d'abord par la redéfinition de son champ, à travers la rupture des réseaux étendus comme du lien qu'ils avaient avec un milieu socio-professionnel défini, et le repliement sur la famille nucléaire ; mais ceci soulève bien la question de la redéfinition corrélative du rôle de la famille ouvrière, de sa structure et de son organisation interne.

2°) Cette restructuration de la famille ouvrière s'accomplit aussi en liaison avec une évolution des modes de représentations des femmes face à leur travail, à la vie domestique, à la vie familiale, aux interrelations que ces domaines entretiennent les uns avec les autres. La prise en compte de cette évolution dans les modes de représentation nous paraît tout à fait importante pour saisir leurs rapports ~~aux~~ pratiques quotidiennes des femmes et au sens de leur mobilité.

3°) On ne saurait aborder ni la restructuration de la famille ouvrière, ni l'évolution des pratiques et représentations des femmes, sans les rapporter aux formes concrètes de la division sexuelle du travail dans la famille ouvrière et à son évolution.

Or, de ce point de vue, il apparaît que la généalogie de la famille ouvrière ne saurait s'appréhender comme un mouvement linéaire, mécaniste et

simple : à chacune des deux générations mises en relief par nos entretiens, il n'existe par une, mais au moins deux types de familles ouvrières qui se distinguent l'une de l'autre par la configuration des rapports de domination au sein de la famille. Or, il est possible à leur propos de repérer l'existence de grandes tendances qui les lient à certain modes d'insertion professionnelle de ses membres : hommes et femmes. Nous essaierons de voir comment et pourquoi.

Nous nous proposons donc dans ce chapitre de voir le lien qu'entretient la typologie esquissée des figures ouvrières féminines à la mobilité.

Notre typologie se fonde sur la prise en compte :

1°) de l'insertion générationnelle de ces femmes ; en gros nous distinguons les ouvrières âgées des ouvrières plus jeunes, étant entendu que cette distinction s'appuie aussi sur l'évolution des conditions structurelles d'ensemble de l'articulation production-consommation.

2°) Des modes de représentations qui spécifient ces deux générations de femmes.

Ces deux premiers critères nous conduisent à dégager deux grandes figures ouvrières féminines que nous pouvons désigner sous les termes de "traditionnalistes" et de "modernistes". Elles constituent si l'on veut le parallèle féminin des grandes figures ouvrières masculines désignées communément sous les termes "d'ouvriers de métier" et "d'ouvrier masse". Mais dans le cas des femmes, il est impossible de dégager de telles figures ouvrières indépendamment des caractéristiques de leur rôle domestique et de leur mode de représentation de la vie quotidienne.

Mais ces deux grandes figures ouvrières féminines n'épuisent pas la typologie qui ressort de nos enquêtes, tant il est vrai que dans chacune de ces deux générations, toute une partie des femmes a connu ou connaît des rapports de domination spécifiques au sein de la famille, qui aboutit à les démarquer des premières tant dans leur insertion professionnelle que dans leur vie familiale. Et leur situation particulière a des implications sur les caractéristiques de leur mobilité. Nous dégagerons donc à leur propos un troisième type de figure ouvrière féminine, que nous désignerons sous le terme

d'ouvrières "sur-dominées". Dans ce troisième type, entrent aussi bien des femmes de la génération précédente que des femmes de la génération actuelle.

Une fois dégagés ces trois grands types de figures ouvrières féminines, il convient de souligner le lien qu'elles entretiennent à la différenciation des procès de travail et à la segmentation du marché de l'emploi féminin.

De ce point de vue, il ressort de nos enquêtes que :

- c'est parmi les ouvrières de la dentelle travaillant en atelier que se dégage la figure de l'ouvrière "traditionnaliste" ;

- c'est parmi les jeunes ouvrières habitant la ZUP du Beaumarais et travaillant dans la construction électrique et le jouet que se dégage le plus la figure de l'ouvrière "moderniste" ;

- la figure de "l'ouvrière sur-dominée" se retrouve surtout chez les ouvrières à domicile de la génération précédente et chez nombre de femmes du secteur de l'habillement, notamment chez celles qui travaillent dans les petites et moyennes entreprises locales. Nous en avons aussi retrouvées dans l'agro-alimentaire et ceci renvoie bien entendu à la politique de recrutement spécifique qui caractérise l'entreprise que nous avons étudiée dans ce secteur.

Nous nous proposons donc de revenir sur chacune des trois grandes figures féminines ouvrières ainsi dégagées, en montrant ce qui les caractérise dans le rapport travail professionnel et vie domestique et en montrant comment ce rapport se traduit dans les caractéristiques de la mobilité chez ces femmes.

I - L'OUVRIERE "TRADITIONNALISTE"

Face aux trois critères retenus pour fonder notre typologie de figures féminines ouvrières (conditions sociales d'ensemble, mode de représentation et rapports de domination), les ouvrières "traditionnalistes" se définissent par les caractéristiques suivantes :

1. Les conditions sociales d'ensemble qu'elles ont connues et auxquelles elles se réfèrent s'articulent autour de conditions de production recourant largement à la qualification et au savoir-faire traditionnels ouvrier, mais s'accompagnant de bas salaires, de temps de travail irréguliers, de sous-consommation marchande. Le tout fonctionnant dans un contexte marqué par une très forte division sexuelle du travail, tant dans le domaine professionnel que familial : dans tous les aspects de la vie quotidienne, rôles féminins et masculins, place des hommes et des femmes, sont définis de façon extrêmement rigide.

2. Le mode de représentation qui les caractérise est bien une adhésion quasi-totale à ce schéma de division sexuelle du travail. C'est en quelque sorte lui qui leur sert de référence pour fonder leur identité. Il situe leur place et elles y adhèrent, sauf dans un domaine : celui des salaires. Pour le reste, elles se disent fières de leur travail, professionnel et domestique, car elles le considèrent dans les deux cas comme un travail qualifié. Et dans les deux cas, elles cherchent à y tenir bien leur rôle. Le rapport à leur travail comme à leur vie domestique s'établit sur fond de références à des valeurs morales (conscience professionnelle, attachement au travail bien fait, considéré comme source de satisfaction, souci de la confiance qu'on peut leur faire dans tous les domaines). Mais si elles accordent autant d'intérêt au travail professionnel qu'à la vie domestique, dans les faits, elles accordent priorité au travail professionnel. Et ceci a des imbrications étroites avec leur vie familiale : elles ne peuvent se maintenir dans cette vie professionnelle qu'en remplissant des conditions familiales particulières : elles n'ont pas ou peu d'enfants.

3. Cette adhésion au schéma traditionnel de la division sexuelle des rôles masculins et féminins ne signifie pas pour autant qu'elles sont sou-

mises aux rapports de domination, notamment dans la famille. Elles ont conscience de l'importance de leur rôle et parviennent à le faire reconnaître. C'est sur ce double rôle qu'elles assoient leur autorité et c'est à partir de lui qu'elles établissent leur relation à l'homme : chacun doit mesurer et respecter la place de l'autre.

Cette rapide présentation de la figure de l'ouvrière "traditionnaliste" permet de dégager ainsi ce qui va la caractériser dans sa vie quotidienne, à savoir :

- 1°) L'accomplissement dans le travail professionnel.
- 2°) La reconnaissance de son rôle dans la vie familiale.
- 3°) Une forte mobilité liée à son insertion professionnelle et familiale et un rapport spécifique à certains modes de transport.

1°) L'accomplissement dans le travail professionnel

C'est toutes jeunes que les femmes, répondant à la figure de l'ouvrière traditionnalistes, ont été mobilisées vers le travail professionnel. Dans tous leurs discours, ressort le fait que pour elles il n'y avait pas d'autres choix : la faiblesse du niveau des salaires à Calais contraignait jeunes filles et jeunes garçons à se diriger très tôt vers l'atelier ; de même, en dehors des familles de tullistes, où généralement la femme ne travaillait pas, c'est ce bas niveau moyen des salaires qui contraignait les femmes à continuer de travailler après leur mariage. La proposition, il est vrai, peut et doit être retournée : c'est parce qu'une telle mobilisation massive de tous les membres de la famille était possible que les fabricants ont pu maintenir d'aussi bas salaires. Mais, dans la vie des femmes, le fondement de leur mobilisation vers le travail est bien lié à la nécessité économique. Et pourtant, elles ne manquent pas de noter que cette obligation de travailler, massive pour les femmes, entraine en contradiction avec les représentations sociales de l'époque.

"Le travail des filles ou des femmes, à cette époque, vers les années 25-26, c'était pas quelque chose de courant, dans les habitudes. La femme, elle devait plutôt rester à la maison et s'occuper des enfants. Mais c'était une question d'argent. Comme on en avait besoin, il fallait bien y aller, et finalement beaucoup de femmes travaillaient."

L'apprentissage se fait donc très jeune, en atelier, où la jeune fille a été présentée par un membre de la famille. Là, trois ans durant, elle apprend le métier que lui enseigne la contremaîtresse ou une ouvrière confirmée. Elle revient souvent le soir, emportant avec elle du travail à faire à la maison.

Tout l'argent qu'elle gagne à l'atelier va à sa famille. Elle le donne à sa mère. En revanche, les gains qu'elle se procure par le travail à domicile lui reviennent.

Si toutes les jeunes filles connaissent en moyenne ces conditions, dans le milieu ouvrier traditionnel calaisien, une différenciation s'opère à partir du mariage et surtout de la naissance des enfants. Les ateliers se vident avec les naissances. Seules demeurent les femmes qui n'ont pas ou qui n'ont qu'un seul enfant. Les autres se retirent à la maison pour devenir bien souvent ouvrières à domicile :

"Je n'ai jamais connu beaucoup de femmes qui travaillaient en ayant des enfants, non. Dans l'atelier de broderie, sur les 25-30 femmes qu'on était, il y en avait peut-être 5 ou 6 qui avaient des enfants. Beaucoup de femmes n'en avaient pas, parmi les plus âgées et les jeunes, elles n'en avaient pas encore. Souvent, les jeunes, quand elles avaient des enfants, elles ne venaient plus travailler. Ça ne va pas de toutes façons. Celles qui venaient travailler en ayant des enfants, elles n'étaient jamais à leur travail : ou bien elles manquaient ou bien elles avaient l'esprit ailleurs."

Celles qui restent après le mariage et au delà, sont celles qui n'ont pas d'enfant ou n'en ont qu'un. Soit qu'elles n'aient pas pu en avoir, soit qu'elles n'en aient pas voulu parce que l'enfant signifiait le retrait de la vie professionnelle et des revenus plus faibles encore.

"Moi je n'ai jamais songé à m'arrêter de travailler. Pour la question de l'argent. S'il faut gagner sa vie et qu'on ne peut pas s'en sortir autrement qu'en travaillant, alors il vaut mieux ne pas avoir d'enfant. Si on a de bons salaires, c'est autre chose."

Et puis mon mari, il ne voulait pas d'enfant, à cause de son enfance malheureuse à lui."

"Quand je me suis mariée, je voulais 3 garçons et m'arrêter de travailler. A ce moment là, je pensais qu'avoir trois enfants et ne pas travailler, c'était bien, c'était comme ça que j'envisageais ma vie. La guerre a tout changé, en bouleversant bien des existences. Je n'ai pas eu d'enfants et j'ai travaillé toute ma vie."

Pour celles qui ont continué de travailler en ayant un enfant, c'est à la condition que cet enfant soit élevé par un autre membre de la famille, mère ou belle-mère de l'ouvrière :

"Je n'ai jamais pu m'arrêter de travailler. Mon mari ne gagnait pas assez. Et puis, j'ai eu ma fille. C'était un peu un accident. Et quand elle est née, je ne pouvais malheureusement pas la garder. Il fallait que je travaille. Alors, c'est ma belle-mère qui l'a élevée. Elle me l'a prise quand elle avait 2 mois et elle me l'a rendue à 16 ans. On la payait bien sûr. Moi ça m'arrangeait et elle aussi. J'en aurais eu deux, je n'aurais pas pu les donner à soigner tous les deux et je me serais arrêtée, mais là, non."

Pour moi, ça a été dur de laisser ma fille toute petite à ma belle-mère, mais quand on est obligé... S'il y avait eu des crèches, non, je ne l'aurais pas donnée à la crèche. Elle était mieux chez ma belle-mère. Et puis, vous comprenez, y avait rien à ce moment là et on habitait un logement minuscule et sans confort. Vous savez, ce n'était pas une époque facile après guerre. Alors je me suis dit : "La petite sera mieux chez ma belle-mère, ça me permettra de travailler". Mais je n'en ai pas eu d'autre alors!"

S'il est si difficile pour ces ouvrières d'envisager de poursuivre le travail avec un enfant, c'est pour plusieurs raisons :

D'une part, elles considèrent que l'enfant ne peut être élevé que par elles ou à la limite par la famille. Le recours à la famille est possible pour un enfant, mais ne l'est pas pour deux. En revanche, il est hors de question de confier l'enfant à un étranger : nourrice ou crèche.

D'autre part, si elles travaillent, c'est qu'elles en ont besoin, financièrement. Et elles préfèrent bien souvent ne pas avoir d'enfant que de ne pas l'élever elles-mêmes.

Enfin, le rythme de travail dans la dentelle, son irrégularité sont incompatibles avec la présence d'un enfant, tant il faut être disponible pour l'atelier.

"Dans la dentelle, le travail est irrégulier. Tous ceux qui ont travaillé dans la dentelle ont connu ça : y a toujours eu des périodes fastes et des périodes de misère. C'était comme ça. Il fallait bien s'y adapter. Pendant les périodes creuses, on allait voir tous les jours à l'usine et s'il n'y avait rien, on repartait pour revenir le lendemain. Et puis quand le travail repartait, il fallait qu'on tienne à 48 h par semaine, ne pas hésiter à donner un coup de bride, c'était des horaires irréguliers."

Mais si le travail répond avant tout à une nécessité financière, s'il exige dans les conditions sociales d'ensemble des conditions familiales particulières pour les femmes qui continuent de travailler au delà du mariage, il n'en demeure pas moins que l'ouvrière "traditionnaliste" manifeste un très fort attachement à son travail.

Cet attachement se fonde d'abord sur l'amour du métier en lui-même et la reconnaissance de sa qualification, également partagés par les ouvrières et les contre-dames :

"Dans l'ensemble j'ai bien vécu ma vie d'atelier et de contre-dame, j'aimais bien mon travail, j'aimais bien broder, mais aussi expliquer le travail, être patiente. Je n'ai jamais été un garde-chiourme. Pour moi c'était le travail bien fait qui comptait. Mais j'ai toujours pensé qu'une bonne ouvrière, elle aurait dû gagner beaucoup plus que ce qu'elles gagnaient en réalité dans la dentelle."

Cet amour partagé du métier s'accompagne d'un champ de valeurs non moins partagé sur l'attention au travail et la conscience professionnelle. Celle-ci se manifeste notamment par une quasi-inexistence de l'absentéisme chez ces ouvrières :

"Pour moi le travail, c'est important. J'aime le travail bien fait. Quand je fais quelque chose, je ne recherche pas la facilité... Même, je réussis mieux quand je fais des efforts."

"J'avais des jours de congé que je ne prenais pas exprès. Je les gardais pour des occasions exceptionnelles où je devais m'absenter. Mais ça ne m'est jamais arrivé de manquer pour une broutille. Je n'aurais pas eu la conscience tranquille. Les femmes dans la dentelle, en général, elles se tenaient à leur travail. Il y avait peu d'absentéisme."

Cet attachement au métier passe aussi par les relations avec les autres ouvrières. Toutes celles interrogées soulignent en général la "bonne ambiance" de l'atelier; les manifestations d'entraide collective, lors des maladies, des enfants. De fait, cette camaraderie, qui ne se prolonge d'ailleurs pas par des rencontres hors de l'atelier, sauf événement exceptionnel (notamment la maladie), renvoie bien souvent à la longue connaissance que les ouvrières ont respectivement les unes des autres. C'est bien souvent une vie de travail qu'elles ont passée ensemble soit dans la même entreprise, soit à travers les changements d'entreprises liés aux périodes de crise.

La conscience de la qualification de leur travail, mais aussi le sentiment de vivre avec "la conscience tranquille" et la satisfaction du travail bien fait confèrent à ces femmes un sentiment de dignité.

"J'ai toujours travaillé dignement, de mon mieux. Les salaires n'étaient pas mirobolants, mais c'était le tarif."

Cette dignité s'exprime aussi bien dans le rapport de ces ouvrières à leur tenue vestimentaire :

"Quand on va travailler, il faut être propre. On ne peut pas aller au travail n'importe comment, être négligée. Alors je mettais des blouses blanches... comme ça j'étais toujours bien, même sans changer de toilette tous les jours. J'aurais pas pu."

que dans leurs rapports avec la hiérarchie de l'entreprise, quand l'intervention de celle-ci ne se limite plus au seul champ du travail et du métier :

"Moi je n'ai jamais eu peur de quitter ma place quand ça n'allait pas. Travailler d'accord. Mais pas être pris pour des pions ou des machines. Vous avez vu ma carrière... je savais que je pouvais retrouver du travail quand la dentelle marchait. En période de crise c'était différent. Mais je n'ai jamais quitté une entreprise pour une question de travail à proprement parler. Car j'aime le travail bien fait et j'ai de la conscience professionnelle!"

L'ensemble de ces valeurs partagées spécifie aussi le rapport de ces femmes aux "nouvelles" industries :

"Quand j'étais au chômage, j'ai fait un essai dans la confection. Fallait que je fasse 120 combinaisons à l'heure... vérifier les défauts et tout ça ; j'étais affolée ; c'était pas du travail; c'était du massacre !"

" A Calais, en dehors de la dentelle, y avait rien. Les biscuits de l'Alsacienne, Brampton et tout ça ? C'était vulgaire ces usines là. Faut pas comparer la dentelle avec ça."

Mais ce sont ces mêmes valeurs qui rendent compte des appréciations portées sur les nouveaux modes de gestion qui se sont développés après 1968 dans les entreprises de dentelle les plus importantes :

"Ce qui a gâché la dentelle les dernières années, c'est que les patrons, ils n'ont pas gardé l'esprit de travail qu'avaient leurs parents qui connaissaient le métier. La dentelle est tombée comme ça. Ils ont commencé par bombarder un "comptable" comme soi-disant chef du personnel. Mais il ne connaissait rien au métier. Il a d'abord voulu imposer des rythmes de production sans tenir compte des machines et du travail lui-même. Et puis, avec la crise, ils ont développé la polyvalence : les ouvrières deviennent des pions qu'on déplace en dépit du métier. Maintenant, ils prennent des jeunes après un stage de 6 mois, alors qu'il faut 3 ans pour se former dans la dentelle. Seulement, les jeunes, elles n'accepteront pas de faire tout ce que nous, nous acceptions. Parce qu'on aimait notre travail, que c'était quand même un bon travail. On n'avait pas envie de bâcler. On était peu payées, mais on était respectées. Maintenant, même plus. Une brodeuse peut passer dans d'autres rayons si nécessaire, comme un pion... en dépit de son métier, de ce qu'elle sait faire. Quand on se rend compte de ça, qu'on n'est plus que des pions, que le métier n'a plus d'importance pour personne, que ce qui compte c'est la rentabilité, le prix, et qu'en plus les ouvriers ne sont plus payés comme ils devraient, eh bien, on se dit que la dentelle, elle est en train de crever."

L'attachement de ces femmes au métier, le sentiment d'accomplissement que leur conférait le travail, explique que quand elles le quittent, pour départ en retraite ou licenciement économique, c'est une partie importante de leur vie qui leur est ôtée.

"Ma vie de travail, je l'ai aimée. Même encore après la retraite, j'y serais bien aller, moi, travailler. Quand j'ai arrêté, vous voyez, je me suis terriblement ennuyée. Je ne mangeais plus. On dirait qu'on est abandonnée, quand on ne travaille plus. Alors, il faut que je sorte, que je me promène, sinon j'ai un cafard terrible. Je vais souvent vers la sortie de l'usine dans l'espoir de rencontrer l'une ou l'autre et de parler un peu.

2°) La reconnaissance du rôle de la femme dans la vie familiale

D'une façon générale, ces femmes avons nous dit, adhèrent fortement au schéma de la division sexuelle du travail. Ceci se manifeste à travers leurs discours relatif à la vie domestique :

"J'ai toujours fait plus de choses que mon mari dans la maison. Lui ne s'est jamais occupé de tout ça. Mais ça me semble normal. Oui, que voulez-vous que l'homme fasse dans une maison ? Un homme ne sait pas faire les carreaux ni les poussières. Je ne vois pas mon mari faire ça.

Et moi, j'ai toujours aimé le faire. C'est pas qu'avec lui j'avais peur que ce soit mal fait. Mais c'est comme ça. C'est le rôle de la femme ça. J'aurais honte je crois si je laissais mon mari faire ça."

Mais leur adhésion à la division sexuelle des rôles ne signifie pas pour autant une adhésion à la non reconnaissance de leur travail, professionnel et domestique, non plus qu'une soumission aux rapports de domination :

"Le travail ménager, c'est du travail, ça prend du temps. Ça doit être considéré comme un travail. Moi je considère que même si la femme fait des choses différentes, elle est l'égale de l'homme. Si elle travaille à l'extérieur, c'est bien. Si elle ne travaille pas, elle fait le ménage et s'occupe des enfants ; ça correspond à son travail. La femme ne doit pas être l'esclave de l'homme. Il n'y a pas de raison que l'un serve l'autre.

Sur cette double base : adhésion au modèle de la division sexuelle des rôles, non soumission aux rapports de domination, les femmes qui répondent à la figure de l'ouvrière traditionaliste, se spécifient :

--par l'ampleur et la qualification du travail domestique qu'elles accomplissent, dans un contexte familial de sous consommation marchande ;

- par la place, et d'une certaine manière l'autorité, qu'elles s'attribuent dans l'organisation familiale.

C'est tout d'abord un ample travail domestique qu'accomplissent ces femmes, dans un contexte de sous consommation marchande : travail domestique quotidien (courses, repas, ménage) que vient alourdir le repas de midi pris à la maison par l'homme et la femme, mais aussi travail hebdomadaire (lavage, repassage, couture). Ce travail domestique est fortement organisé et il ne se

réduit pas à des tâches simples.

"Vous savez, ici, à Calais, il y a des habitudes et le midi, les femmes et les hommes rentrent chez eux pour manger ensemble. Alors moi quand je travaillais, je rentrais tous les midi. Je faisais des frites le matin avant de partir et la table était mise. Comme ça, en rentrant le midi, tout était prêt. Si je faisais un ragoût ou des choses comme ça, je les faisais la veille au soir pour le midi. Une fois la semaine, je repassais, je raccommodais. Il fallait amidonner les chemises aussi. Et puis pour moi, j'ai toujours fait attention d'être bien soignée et correcte. J'avais deux robes pour la semaine et une pour le dimanche. J'ai jamais pu dépenser pour m'habiller, je gagnais pas assez et mon mari pareil. Mais on a toujours été bien habillé. On changeait pas tout le temps, mais ce qu'on avait été propre et net."

"Avant d'être au chômage, je m'organisais la veille pour le repas : en sortant du travail je faisais mes courses. Oh souvent, à midi, c'était des choses rapides que je faisais. Des frites presque tous les jours parce que sans cocotte minute, les patates à l'eau, c'est long. Après, quand j'ai eu la cocotte, on a pu varier davantage parce que ça cuisait plus vite. Pour varier un peu, le dimanche soir ou un soir de la semaine, je faisais un ragoût ou un cassoulet et je m'arrangeais pour qu'il y en ait pour 2 ou 3 repas. Le jeudi souvent c'était des pâtes et des oeufs le midi. Ça dépendait toujours, des repas rapides ou alors préparés la veille au soir.

A midi je sortais du travail. Le temps de tout mettre à cuire on mangeait vers 12h40. Puis on faisait la vaisselle. On ne la laissait jamais parce que quand on travaille à deux, on ne peut pas laisser les choses s'accumuler. Un coup de balai par terre et on repartait au travail."

La même organisation apparaît pour le reste des travaux ménagers. :

"La cuisine, c'est encore ce qui me prend le plus de temps. Entre les courses, les repas et la vaisselle, j'y passe environ 2h par jour. Le repassage environ 3h30 toutes les 3 semaines. Je le fais toutes les 3 semaines en une fois. C'est parce que je me suis organisée comme ça. Je lave les couleurs toutes les 3 semaines, tous les 15 jours je fais les toiles bleues, et toutes les semaines du blanc.

En couture, je ne crée rien. Je répare, je raccourcis, je reprise.. Quand il y a du linge sec, je regarde s'il y a des points à faire avant de repasser. Ça me prend 1 h par semaine le raccommodage, les retouches quoi. Le ménage me prend à peu près 4h par semaine."

L'équipement ménager est souvent faible chez les ouvrières âgées :

"Je n'ai pas de réfrigérateur. Je n'en ai jamais eu. Et je n'en achèterai pas car je n'en ai pas besoin. Ça ne m'est jamais venu à l'idée d'en acheter un. La cuisine que je fais, elle se garde bien 2 ou 3 jours. J'ai toujours fait comme ça.

La machine à laver, je l'ai achetée il y a un an seulement. Avant, j'avais une batteuse, mais il fallait faire bouillir le linge avant. Et pour les couleurs, les bricoles, j'avais la petite machine Calor. Je lave encore beaucoup à la main ou avec la petite Calor. La machine, c'est pour le blanc.. pour les draps surtout. J'avais un aspirateur avant, mais il ne marche plus. Moi je n'en rachèterai pas. Je cire de toutes façons en haut.

Sinon, j'ai un transistor, un cadeau des voisins. Et puis, j'ai la TV couleur. Là, je l'ai achetée avec ma prime de départ de l'usine."

Cet équipement est plus important chez les femmes plus jeunes, mais elles ne sont pas pour autant favorables à tous les appareils ménagers, quand leur usage conduit à des résultats moindres, aux yeux de ces ouvrières, à celui obtenu par le travail à la main.

"En travaillant, j'ai tout ce qu'il me faut comme appareils : une cuisinière à gaz, un réfrigérateur, un congélateur, un aspirateur, une machine à laver le linge. J'ai eu aussi, à un moment, une machine à laver la vaisselle, mais je l'ai vite revendue. C'est trop bruyant et ça ne lave pas comme je veux. Comme je suis maniaque, je relavais derrière les 3/4 du temps. Mais sinon, les autres, je ne pourrais pas m'en passer. C'est pas la peine de vivre au 20ème siècle pour ne pas profiter de tout ça. C'est tout nécessaire."

Face à l'ampleur de ce travail domestique, les ouvrières ne sont pas prêtes à se voir nier leur rôle, ni dans l'organisation familiale, ni par rapport à leur travail professionnel.

Ce sont elles en général qui tiennent le budget et reversent à leur mari les sommes nécessaires à ses dépenses propres.

"Avec mon mari, on touchait notre paie à la quinzaine avant, en liquide. On mettait tout en commun. C'est moi qui m'occupais de toutes les questions d'argent. Il ne regardait même pas. Il avait confiance en moi. Même les économies et tout ça, il ne regardait pas. Il savait que je ne braçais pas.

Toutes les semaines je lui donnais de l'argent pour l'essence de son solex, les réparations éventuelles, son tabac. Je lui donnais aussi son dimanche. Ma mère déjà faisait comme ça. Entre mon mari et moi c'était la confiance absolue."

"On a toujours eu un compte commun. Moi je touchais ma paie tous les mois et je le faisais verser à la Caisse d'épargne. Mon mari la touchait par quinzaine en liquide. Alors c'était son argent qui servait au quotidien, puisque c'était déjà du liquide. Le mien servait à compléter et aux économies!"

Car la majorité de ces ouvriers ont un souci de l'économie et de l'épargne. Pour pallier aux aléas de la conjoncture dans la dentelle, en prévision des vieux jours, mais aussi pour faire certains gros achats au comptant et en liquide. Le mobilier, la télé couleurs, mais aussi le trousseau de l'enfant, quand il y en a un, les vacances, sont l'objet de ces pratiques. Ces ouvrières de façon générale recourent peu au crédit. Ce sont elles qui constituent et gèrent ces économies, sur les rentrées communes, en recourant à la Caisse d'épargne ou à d'autres systèmes.

"Au moment de la paie, je mets tout ce qu'il faut dans des boîtes avant de prendre l'argent pour vivre. J'ai une boîte par grosse dépense : loyer, électricité, tout ça . Et puis j'ai des économies à la Caisse d'épargne. J'ai un petit coffre là bas. On n'a jamais fait d'achat à crédit, jamais. Quand on achetait quelque chose, c'était qu'on avait l'argent pour ; sinon on n'achetait pas. Et quand on partait en congés, je laissais dans le coffre tous les papiers qu'on avait à la maison et l'argent pour le retour des congés. J'ai toujours eu la responsabilité de l'argent."

Jouant un rôle déterminant dans l'organisation financière et matérielle du ménage, ces ouvrières estiment que si ces tâches leur incombent, en revanche leurs maris doivent les seconder. Certes, il n'est pas question pour elles que leurs maris fassent les choses à leur place, ni qu'ils partagent

équitablement le travail ménager : ce n'est pas, dans leur conception, le rôle de l'homme. Mais il doit "aider", puisqu'elles aussi ont un travail professionnel. Et de fait, ce sont elles qui listent les tâches qui reviennent à l'homme.

"Mon mari, il voyait bien qu'on travaillait tous les deux et qu'il fallait qu'il m'aide. Le feu, le charbon, c'était lui qui s'en occupait. Je lui demandais aussi de faire les carreaux et le lit. Quand je faisais la lessive, je lavais le linge, mais lui me vidait l'eau et tout ça. Il me faisait aussi les courses, l'alimentation surtout. Il mettait un cageot sur son vélo. Il y a des hommes qui ne font rien du tout. Le mari de la voisine, il ne lève pas le petit doigt. Moi je n'aurais pas pu vivre ça."

"Pour le ménage, il m'aide à l'occasion, la vaisselle, les carreaux, donner un coup de balai par terre. Tout ça il le fait. Dans la cuisine, c'est lui qui épluche les pommes de terre. Mais il ne fait pas la cuisine, car il ne saurait pas. Quand je suis en repos, c'est normal que ce soit moi qui fasse tout ça. Pour une femme qui ne travaille pas, c'est normal qu'elle s'occupe de tout. Mais quand je travaille, il m'aide et c'est normal."

Seulement, il ne faut pas que j'attende qu'il en ait envie, parce que pour lui, la maison est toujours bien. Il ne voit pas quand c'est sale. Nos réactions là ne sont pas les mêmes. Mais si je lui demande il le fait. Non, si on avait eu des enfants, je ne crois pas qu'il les aurait changés. Mais il s'en serait occupé quand même."

Du fait qu'on travaille tous les deux, le travail de l'un vaut celui de l'autre. Enfin, le sien, c'est vrai, est le plus fatigant. Mais il s'intéresse au mien. Oui, on parle entre nous de notre travail."

Ainsi ces ouvrières vivent dans l'ensemble aussi bien leur vie domestique que leur vie professionnelle. Au sein du ménage ni leur travail à l'extérieur ni leur travail ménager n'est nié. Ce sont elles qui dirigent, d'une certaine façon, toute l'organisation familiale. Et elles revendiquent explicitement ce rôle.

3°) Une forte mobilité alliée à des moyens de transport traditionnels.

Ces femmes qui correspondent à la figure de l'ouvrière traditionnelle se spécifient par une mobilité très forte : leurs déplacements sont nombreux et variés et traduisent à la fois les caractéristiques de leur travail domestique et une profonde insertion sociale et urbaine.

Ce sont d'abord les déplacements quotidiens : si le trajet domicile-travail de la coupure de midi est un trajet direct, en revanche le soir, en sortant du travail, elles s'arrêtent pour leurs courses (viande ou poisson, pain). Il leur arrive aussi fréquemment de passer voir un parent avant de rentrer chez elles. Elles ont en général de fortes relations familiales, comme elles ont une bonne insertion dans le quartier (en l'occurrence Calais-Sud, le Petit Courghain et la Nouvelle France). Sans avoir de relations extérieures suivies sauf avec quelques amis, elles connaissent commerçants et habitants de leur secteur. Ces trajets quotidiens, elles les effectuent seules.

"Je suis à vingt minutes à pied de mon travail, à dix minutes en cyclo. Le soir en rentrant, j'en profite pour faire les courses. Je ne vais pas ressortir après. Je prends le pain et je passe au coopérateur. D'ailleurs les commerçants me disent qu'au moins les femmes qui travaillent, elles sont régulières dans leurs heures d'achat. Tandis que les femmes qui ne travaillent pas, elles se débrouillent toujours pour arriver juste au moment où ils ferment.

Quelquefois je vais dire bonjour à ma mère qui n'habite pas loin ou à ma soeur.

Je rencontre du monde, des gens que je connais sur mon chemin, soit que je les ai connus au travail, soit là où j'habitais. On se dit un petit bonjour mais on n'a pas de vraies relations."

"Je n'ai jamais quitté le quartier. Alors je dis bonjour à tout le monde ici. Mais toutes les personnes qui étaient là quand j'étais jeune ont disparu. Les maisons ont été vendues à d'autres gens.

Quand j'allais travailler, je les voyais sur le pas de leur porte. Mais on se disait juste bonjour. Y a toujours eu beaucoup de mères de famille

dans cette rue. Dans la rue complète, il n'y a que trois femmes qui travaillent. Y a un peu de tout comme milieu de travail : un est dans le tulle, un autre menuisier, l'autre à Usinor. Mais c'est tout des ouvriers. Quand mon mari était malade, il s'asseyait sur le pas de la porte et il parlait avec beaucoup de monde. On a fini par connaître des gens comme ça.

Alors moi, en rentrant du travail, je les voyais dans la rue ou chez les commerçants."

Puis les déplacements hebdomadaires du week-end. Le vendredi soir ou le samedi est consacré aux courses groupées, effectuées avec le mari.

"Pour les grosses courses de la semaine, là mon mari m'accompagne car avec le chargement, il vaut mieux avoir les deux vélomoteurs. A ce moment là, on va à Continent."

Mais aussi aux visites familiales. Celles-ci s'articulent autour des services réciproques qu'on se rend en famille.

"Quand je fais de la pâtisserie ou des petits plats, le week-end, je vais en porter un peu à ma mère et puis demain, je vais aller au marché des Fontinettes et ensuite voir ma soeur car le médecin va passer chez elle. Et je veux être là, auprès d'elle."

"De 1955 à 1971, on passait tous les week-ends chez ma belle-mère qui gardait ma fille. Mon mari y allait le samedi après midi pendant que je faisais le travail à la maison, tout ce que je ne pouvais pas faire en semaine en travaillant. Il revenait le samedi soir et le dimanche matin, on y repartait tous les deux pour la journée.

Seulement maintenant, on y va encore très souvent. Parce que ma belle-mère en a pris l'habitude et elle se fâche quand on ne vient pas. Ça ne nous arrange pas tellement, mais on lui doit bien ça. Car elle nous a quand même bien rendu service dans la vie."

Le dimanche est consacré aux sorties : promenades à la plage, mais aussi, le dimanche soir, théâtre et cinéma.

"Le dimanche soir, en rentrant de chez ma belle mère, on allait au cinéma mon mari et moi et le lendemain on reprenait le travail. Aujourd'hui on

y va beaucoup moins. Et puis, depuis que je suis au chômage, on a plus une vie aussi organisée qu'avant."

"Quand mon mari est décédé, je suis restée 5 ans sans sortir le dimanche. Je n'arrivais pas à sortir sans lui. Maintenant, je vais me promener seule. Et puis l'hiver je vais de temps en temps au théâtre.

Avec mon mari, c'était régulier aussi. Tous les samedi après midi, on sortait faire les courses et le dimanche après midi, on sortait se promener et on allait au cinéma. L'été on allait à la plage. surtout, et même en hiver; on allait au bout de la jetée. C'était surtout là notre promenade.

Maintenant au cinéma j'y vais peu. Y a plus personne. C'est pas agréable. Cet hiver je n'y suis même pas allée. Quand il y a si peu de monde, je ne suis pas rassurée. Mais je suis allée au théâtre plusieurs fois. Mais là c'est difficile parce qu'il y a des clubs du 3ème âge et alors y a plus de place. Moi ça ne me dit rien d'aller dans un club car j'y connais personne.

Il y a quand même ma famille et une amie de quand j'étais jeune. On va une semaine chez l'une, une semaine chez l'autre, à midi. Je vois quand même d'autres personnes. La petite dame d'en face qui garde sa petite fille, elle vient me voir souvent et quelquefois j'accompagne la petite à l'école ou je l'emmène au bois."

Enfin les déplacements annuels spécifient là encore ces ouvrières. Toutes partent ou partaient hors de Calais durant les congès :

"J'aime beaucoup bouger. Alors pendant les vacances, on en profite. On est allés à Quimper la première fois, qu'ils faisaient la fête avec les danses et tout ça. On est allés à Ibiza aussi, aux Baléares, en Italie, en Yougoslavie.

Maintenant les jeunes ne s'intéressent plus à ce qui se passe ailleurs. Ils n'ont plus de curiosité. Ils sont un peu avachis, je trouve. Nous ça nous démangeait l'envie de voir et de connaître."

"Depuis le début de notre mariage, on est partis pour tous nos congès en vacances ailleurs... A Paris, à Versailles. On passait toujours par Paris parce que mon mari y a une tante. On pouvait dormir chez elle. On a

visité Orly, et tout ça. Le Pont de Tancarville aussi. On faisait des excursions quoi. On a été à Lourdes aussi, à Concarneau, au Mont St. Michel et à Dinard. Au début on n'avait que huit jours de congès. Après on partait quinze jours.

Paul Vanuxem n'écrivait-il pas en 1910 que "les récréations absorbent une forte partie des ressources des St Pierrois. Les longs voyages sont fort en honneur" ?

Mais hormis les déplacements annuels liés aux congès, effectués en train, ces ouvrières se spécifient aussi par le mode de transport qu'elles utilisent : la marche à pied et le deux roues, occasionnellement l'autobus.

Selon leurs propres propos, "Le transport n'a jamais été un problème" pour elles. Cette appréciation renvoie sans nul doute à la délimitation relativement restreinte du champ spatial de leur mobilité ; mais elle se réfère aussi aux caractéristiques mêmes du centre de Calais, abritant la classe ouvrière traditionnelle depuis des générations. C'est là que s'est forgé un mode de vie collectif, autour des réseaux familiaux, professionnels et de voisinage. Aussi la figure de l'ouvrière traditionaliste se spécifie-t-elle par le sentiment d'une profonde insertion dans son environnement social et spatial quotidien.

Mais le rapport privilégié qu'elle entretient à certains modes de transport et de déplacements renvoie aussi à la sous consommation marchande marquant son mode de vie. Elle ne se réduit pas pour autant seulement à ce facteur combiné aux faibles distances à parcourir. Car qu'il s'agisse des déplacements à pied ou en deux roues, notamment en vélo, le moyen utilisé est source de plaisir en soi.

"Ça m'arrivait souvent de ne pas prendre mon vélo et d'aller au travail à pied. Quand on sort du travail, ça fait du bien de se dégourdir les jambes, d'être debout et de marcher. Ça me permettait de regarder un peu les magasins. Je rencontrais les gens ; c'était un moment de détente. Maintenant que je suis au chômage, je marche encore plus qu'avant. J'aime bien. Et toutes nos sorties, le dimanche, c'était et c'est encore à pied. C'est la promenade quoi."

De même, se greffent autour du vélo toutes sortes de pratiques sociales et de loisir.

"Mon mari et moi, on s'est connus en vélo si on peut dire. Il travaillait à l'époque chez Brampton et il était de jour. Il habitait Guignes lui, et moi au Pont de Coulogne.

Alors il passait devant chez moi tous les jours en vélo. Et moi j'allais aussi travailler en vélo. On se rencontrait souvent. Et puis, un jour, on s'est donné rendez-vous au bal de Coulogne. J'avais 17 ans et lui 19.

J'ai fait beaucoup de vélo étant jeune. Quand mon mari prenait les quarts chez Brampton et qu'il rentrait à 22 h, j'avais une soirée pour moi et j'allais me ballader en vélo, voir mes parents et tout ça. J'en fais moins aujourd'hui mais j'en fais encore."

"Avec mon mari, quand on était plus jeunes, on faisait des grandes ballades en vélo. Je l'ai acheté en 1938 ou 39 mon vélo. On faisait tout avec. A un moment, on s'est même acheté un tandem aussi. On avait mis un moteur devant et on s'était acheté une petite remorque de camping, on allait comme ça camper tous les deux.

Le vélo aujourd'hui je ne m'en sers pratiquement plus car il y a trop de circulation et ça devient dangereux."

Enfin, occasionnellement, ces femmes prennent le bus :

"Pour aller au travail j'avais l'arrêt du bus juste devant ma porte. Mais je ne le prenais que rarement. Je préférais aller à pied ou en vélo. Quand on est assise 4 heures, on a plus envie de marcher que de s'asseoir dans un autobus. Les femmes venaient surtout à pied ou en vélo, en vélomoteur. Quelquefois les maris les conduisaient en voiture aussi. Mais il y en avait peu qui avaient leur voiture. C'était plus dans les bureaux.

Je reconnais que l'autobus, c'est pratique. Ça m'arrive de le prendre pour aller au théâtre, ou voir ma soeur. Mais c'est aussi une question d'argent. Si je ne le prenais pas pour aller travailler c'était aussi parce que ce que j'aurais donné pour l'autobus, je ne l'aurais pas eu pour vivre."

Le rapport que ces femmes entretiennent à ces moyens de transport traditionnels, mais aussi l'ensemble de leur mode de vie, expliquent leur faible attrait pour la voiture.

"On n'a jamais eu de voiture. Et pourtant mon mari avait son permis de conduire. Mais il l'avait passé pour le travail quoi, pour avoir une corde en plus à son arc. Mais il n'aimait pas la voiture.

Moi ça ne m'intéresse pas non plus. Et même si on en avait voulu une, on n'aurait jamais eu de quoi l'acheter et l'entretenir."

II - L'OUVRIERE MODERNISTE

La figure de l'ouvrière moderniste, à laquelle répondent les jeunes femmes interrogées dans la ZUP du Beaumais, et qui travaillent pour la plupart dans la construction électrique ou le jouet, se différencie sous plus d'un aspect de la figure de l'ouvrière traditionaliste.

Le premier de ces aspects a trait aux aspirations mêmes de ces ouvrières face au travail et à la vie familiale.

Le travail est pour elle une exigence face au modèle consommatoire auquel elles se réfèrent. Mais c'est aussi une aspiration à une relative indépendance de la femme.

Par ailleurs, face à la vie domestique, les ouvrières mettent l'accent sur l'organisation de la vie familiale elle-même. Il n'est pas question pour elles de ne pas avoir d'enfant et de consacrer la majeure partie de leur existence à la seule vie professionnelle, comme ont pu le faire nombre d'ouvrières traditionalistes. Elles refusent le double schéma de l'absence d'enfant pour continuer à travailler ou de l'arrêt du travail professionnel lorsqu'on a des enfants.

Pour elles, l'un et l'autre doivent être menés de front, ce qui suppose une redéfinition du rôle traditionnel de la femme et des rapports homme/femme au sein du couple.

Or, face à ces aspirations très fortes, l'ouvrière moderniste va se spécifier par le décalage qu'elles offrent avec les conditions d'existence réelles.

Du travail, elle ne connaît que les tâches répétitives, parcellisées, l'absence de tout espoir de promotion. D'où son désintérêt profond pour le tra-

vail et le report de ses attentes sur la vie familiale et consommatoire. Ces attentes sont d'ailleurs partagées en grande partie par l'homme qui travaille le plus souvent lui-même dans les secteurs aux procès de travail plus modernes (sidérurgie, chimie, etc.). C'est en référence au modèle de consommation vers lequel tendent ces ménages que le travail de la femme est pris en considération. Mais il est perçu par l'un et l'autre membre du couple comme un travail encore plus alimentaire que celui de l'homme.

Dans la mesure où le lieu de référence est la consommation et que la prise en considération du travail de la femme intervient dans ce contexte, on assiste à une redéfinition des tâches entre hommes et femmes dans la vie domestique. Mais cette redéfinition n'équivaut pas à un partage de toutes les tâches : l'homme y participe mais soit dans des domaines qui lui sont propres - il s'investit davantage que les maris des ouvrières traditionnalistes dans le bricolage et l'aménagement de la maison - soit dans des domaines spécifiques (l'enfant). Pour le reste, l'essentiel du travail domestique continue de revenir à la femme. Mais elle ne le revendique plus comme son rôle propre. Elle le subit.

Si les conditions de travail qui sont les siennes conduisent l'ouvrière moderniste à se reporter sur la vie familiale et consommatoire, celle-ci n'échappe pas à l'emprise du travail. C'est sa fatigue et sa nervosité que l'ouvrière rapporte de l'usine à la maison. Aussi la venue du deuxième enfant est-elle parfois le prétexte à un retrait de la vie professionnelle. Mais que cet événement en soit la cause où qu'il s'agisse de la perte d'emploi pour d'autres motifs (licenciement économique), le retour au foyer se révèle être un "miroir aux alouettes".

L'ouvrière moderniste tombe alors de Charybde en Scylla.

Alors que l'ouvrière traditionnaliste percevait sa vie professionnelle et familiale comme un tout, l'ouvrière moderniste en a une vision éclatée, de même qu'elle vit son espace et son temps quotidiens comme des espaces et des temps éclatés.

Cela se traduit dans sa mobilité, beaucoup moins forte que celle de l'ouvrière traditionnaliste, mais davantage parcellisée et répétitive.

Seul l'usage de la voiture lui permet d'échapper partiellement à cet éclatement et à cette parcellisation. Et dans le rapport que ces femmes ont à la voiture, se joue sans aucun doute autre chose que la seule recherche d'une plus grande commodité dans les moyens de déplacements.

Nous nous proposons de développer ces aspects autour de trois points :

1. Images du travail et travail réel
2. Travail et vie familiale
3. Un espace et des temps éclatés : la "recomposition" par la voiture.

1°) Images du travail et travail réel

Chez les ouvrières qui répondent à la figure de l'ouvrière moderniste, images phantasmatiques du travail et travail réel s'entremêlent sans cesse, à des moments différents du discours.

D'une façon générale, et dans l'absolu, ces femmes souhaitent travailler :

"Pour moi, le travail, c'est important quand même... Parce qu'on n'est pas enfermée sur soi-même. On peut discuter avec d'autres personnes, voir comment les gens vivent. C'est plus enrichissant que de rester chez soi. Je me vois mal, pour le moment toujours, rester chez moi à la maison. Faire le ménage, la bouffe et tout ça. Pour la plupart des maris, quand la femme ne travaille pas à l'extérieur, elle ne fait rien quoi. Alors moi, ça je ne le voudrais pas. Et pour que ça se passe bien, il vaut mieux que chacun ait une occupation à l'extérieur.

Pour le salaire, c'est la même chose. Quand on gagne sa vie on est quand même plus indépendante d'une certaine façon. Le travail c'est quand même un moyen d'indépendance, mais c'est surtout l'argent qui compte finalement."

"J'ai l'impression qu'en restant chez moi, je me sentirais dépassée par les autres. J'aurais l'impression d'être plus rien, quoi...d'avoir plus

rien à dire, je ne sais pas. Je suis quand même contente de travailler, même si je n'aime pas mon travail. Parce que j'ai ma place quand même. Je suis fière de dire que je travaille, ça oui. Je suis fière de travailler mais pas de mon travail."

Si le travail, dans l'absolu, est pensé comme facteur d'indépendance et confère une identité, il est aussi pour les femmes une nécessité. Elles ont toutes commencé à travailler alors qu'elles vivaient encore chez leurs parents et ont continué après le mariage et la naissance du premier enfant.

"J'ai commencé à travailler à 16 ans. C'était normal que j'aie travaillé vite parce que ma mère a travaillé une partie de sa vie pour nous élever. Il fallait bien que je le lui rende, que je l'aide. Et puis pour les petits aussi. Y en avait quatre derrière moi.

Quand je me suis mariée, j'attendais déjà mon enfant. On a fait le gosse pour se marier et puis pour que mon mari qui avait 21 ans ne parte pas à l'armée. En faisant un enfant, on a tout résolu. Quand je me suis mariée j'avais 19 ans et j'ai eu mon gosse à 19 ans 1/2.

J'étais obligée de reprendre, après la naissance, ou alors il fallait que je demande un congé sans solde. Mais comme on était mariés depuis peu, on n'avait rien. Il fallait penser à se meubler un peu. On voulait une voiture aussi.

Aujourd'hui, on aimerait bien acheter une maison, comme tout le monde quoi."

Face à cette nécessité, mais aussi à cette aspiration à travailler, ces ouvrières rêvent de tout autre type de travail que celui qu'elles font réellement.

"J'ai commencé à travailler là où je suis encore aujourd'hui. Au départ, ça a été extrêmement pénible. Je pleurais. Je me sentais seule et triste. C'était pas seulement le travail mais aussi l'ambiance. Je trouvais que c'était sinistre, l'usine, je ne m'attendais pas du tout à ça. Je me suis rendue compte qu'on ne voyait pas les jouets dans l'usine. Moi, je ne sais pas, mais une usine de jouets, je m'attendais à une usine gaie, pleine de couleurs, et c'était tout gris et sale. Après on s'habitue, on ne fait plus attention à tout ça.

En plus moi, c'est pas ce que je voulais faire. C'était les bureaux que je voulais, aller travailler dans les bureaux.

Quand je me suis trouvée en congés maternité, j'ai fait un stage de dactylo, mais quand j'ai repris le travail, je n'arrivais plus à m'exercer suffisamment. Il fallait taper 1 heure par jour chez soi, et je n'y arrivais pas entre la maison, les courses, le gamin, le travail. J'ai dû laisser tomber."

"Moi ce que je regrette, c'est de ne pas avoir appris un métier manuel ... la menuiserie ou la poterie... quelque chose qu'on fait avec ses mains, quelque chose qu'on crée. Ce que je trouve terrible, c'est que le travail que je fais ne m'apporte rien. C'est sans intérêt. On n'apprend rien. On s'ennuie. On attend juste que les 8 h soient écoulées, et ça semble bien long. Alors travailler toute une vie dans ces conditions, c'est vraiment pas l'idéal. Et le pire, c'est qu'il n'y a pas tellement d'espoir de changer de travail. Dans les trois quarts des entreprises où il y a des femmes, c'est le même genre de boulot... à la chaîne."

Cette référence à un autre travail apparaît de nouveau avec force quand ces jeunes femmes se retrouvent au chômage .

"Je n'aimerais pas être une femme au foyer éternellement. Non. J'ai une petite idée derrière la tête et quand ce sera le moment, je la réaliserai. Ce que je voudrais, c'est retravailler, d'ici 2 ou 3 ans. Mais dans quelque chose qui me plaît. L'usine, j'ai fait une croix dessus. C'est terminé. Moi je commencerai par faire un stage pour retrouver autre chose comme travail. J'ai une amie qui a quitté l'usine et qui a repris un fond de commerce dans la fleur après avoir fait un stage. Elle a 23 ans. Ça, ça me dirait bien. Mon mari voudrait que je fasse un stage d'esthéticienne à Dunkerque, mais ça ne m'intéresse pas. Par contre une école de couture ou dans la fleur, là, j'irais tout de suite.

Seulement la couture à Calais, c'est l'usine et seulement l'usine. Alors que ma mère à moi, étant jeune, elle travaillait dans un atelier de couture mais c'était vraiment un petit atelier quoi. Chaque ouvrière faisait son vêtement d'un bout à l'autre. C'était autre chose de travailler comme ça."

2°) Travail et vie familiale

Face à leurs représentations idéales du travail, ces femmes vivent très difficilement leurs conditions de travail réel. Aussi reportent-elles largement sur la vie familiale leurs attentes et leurs investissements. Mais de cette vie familiale, elles refusent le schéma traditionnel de la réalisation par la femme de l'ensemble des travaux domestiques. Elles revendiquent aussi d'autres rapports homme/femme dans le couple.

"Quand je pense à l'avenir, je me dis que j'aimerais bien avoir des enfants et être heureuse avec quelqu'un. Je ne voudrais pas me marier pour me marier, mais me marier pour être heureuse et bien. Y a beaucoup de gens qui se marient parce que ça se fait. Pour moi, c'est être heureuse qui compte le plus.

Si je me mariaais et en travaillant, je voudrais que les tâches ménagères soient partagées par tous les deux. C'est pas la femme qui doit faire plus ceci ou cela. Et pour ça, il vaut mieux qu'elle travaille. Le mari qui apporte son salaire et la femme qui ne gagne rien, c'est pas marrant. Et en cas de mésentente, de divorce quoi, la femme qui travaille, elle peut toujours s'en tirer.

C'est aussi un problème ça par ici. Il n'y a pas beaucoup de femmes qui quittent leurs parents avant de se marier. Alors elles ont toujours été habituées à vivre en état de dépendance... Elles n'imaginent pas qu'on peut être bien en vivant seules. Moi, maintenant que j'ai quitté mes parents et qu'on partage un petit appartement avec ma soeur, je suis habituée à avoir une assez grande liberté, à prendre ma vie en main.

Je ne pourrais pas accepter d'avoir un homme qui me commande ou qui dirige la maison.. un chef, quoi, ça non!"

Toutes les ouvrières n'ont pas eu cette expérience de vie indépendante avant le mariage. La plupart sont parties directement de chez leurs parents à la vie en couple marié. Néanmoins, elles partagent largement les appréciations émises par cette jeune fille.

Or, là encore, leurs conditions réelles d'existence s'éloignent du schéma idéal auquel elles se réfèrent. Et pourtant, elles ont épousé dans leur

majeure partie des hommes qui partagent comme elles le souci et l'envie de s'investir davantage dans la vie familiale, en reconnaissant la part de l'un et de l'autre.

Ce décalage s'explique par plusieurs éléments. D'une part, l'emprise du travail sur toute la vie de l'ouvrière :

"Je suis déjà nerveuse en temps normal, mais mon travail, en plus, ça c'est terrible. Ça nous rend comme des boules de nerf. Sur la chaîne, on s'énerve tout le temps parce qu'il y a des choses qui ne marchent pas. On est toutes très tendues en sortant de l'usine et on n'arrive pas à reprendre le dessus. Mon mari me dit : "Allez, calme toi, tu n'es plus à l'usine ici, tu as le temps" ; mais c'est plus fort que moi. Je bouge tout le temps, il faut que je fasse des choses, ou bien voyez, je me tords les mains. Je n'arrive pas à me décontracter et ça, ça vient de la chaîne. Je n'étais pas comme ça avant."

D'autre part, la venue d'un enfant accroît considérablement le travail de ces femmes. Et pourtant, c'est sans aucun doute dans ce domaine qu'elles connaissent la plus forte participation du mari :

"Mon mari s'en occupe bien des enfants. Il participe comme moi. Il s'occupe de ma fille complètement, comme moi... pour tout... la changer, lui donner à manger, la baigner, la coucher, tout quoi. Il trouve ça normal de s'en occuper. Pour ça je crois que j'ai de la chance d'être tombée sur un mari comme lui. Il veut consacrer du temps aux enfants."

"Mon mari, oui, il passe beaucoup de temps avec l'enfant. Pour ça, on s'entend bien. On a les mêmes idées. L'enfant, on s'en occupe beaucoup. C'est important pour qu'il s'éveille. On l'emmène voir des animaux, ou les bateaux. On joue avec lui."

Mais c'est quand même sur la femme que repose la préparation des affaires quotidiennes nécessaires à l'enfant :

"Quand je suis de quart du matin, je me lève à 5 heures pour être au travail à 6 h. Avant de partir, je prépare et je vérifie toutes les affaires de ma fille pour la journée ; le biberon, les couches, les vêtements. C'est mon mari ensuite qui l'habille et va la déposer chez ma belle-mère."

En outre, les horaires de la femme (notamment quand elle travaille de jour), la localisation de son lieu de travail aboutissent à ce que ce soit souvent elle qui accompagne l'enfant le matin.

"Mon mari m'aide quand il est là bien sûr. Mais quand il fait les chantiers et que je suis seule, je me lève de bonne heure, je prépare les affaires du petit, je le lave, je l'habille. Et tout en l'essuyant et en l'habillant, je joue 5 minutes avec lui... Après je le mets dans son lit et je m'occupe de moi. Je m'habille, je me lave et après, quand on est prêts tous les deux, je lui donne son biberon tout en buvant mon café. J'ai une main qui tient le biberon et l'autre qui tient la tasse à café.

Je me lève à 6h30 et à 7h30 on part. J'emmène mon casse-croûte pour 10 h, les affaires du gosse pour la journée ; je prends le petit dans mes bras et ma mobylette. Je mets tout ça dans l'ascenseur, sans oublier mon casque. Il faut que je bloque l'ascenseur pour tout ça. C'est toute une habitude. Ça fait du sport tôt le matin. Mais j'ai pris l'habitude, j'ai le coup de main maintenant.

D'ailleurs, des fois, mon mari est là et j'ai toujours le gamin sur les bras. Il n'a pas l'habitude de le prendre le matin et on n'y pense même pas ni l'un ni l'autre. Moi je l'attrape automatiquement."

Il est à noter que si ces femmes, et de manière générale, se spécifient dans leur rapport à l'enfant, en revanche, ils continuent de présenter une caractéristique qui nous paraît commune à une large partie de la classe ouvrière, à savoir qu'il n'est pas question de confier l'enfant à un étranger. Le système de la garde par la famille continue de demeurer la solution envisagée comme idéale. La garde de l'enfant par la famille donne d'ailleurs lieu à rétribution.

En l'absence de la possibilité de cette solution, l'enfant est confié à quelqu'un que l'on connaît.

"Pour le gosse, au début, ma belle soeur cherchait du travail. Alors elle m'a proposé de prendre mon fils. Moi, ça m'arrangeait bien. Je lui donnais 700 frs par mois. Elle venait le chercher ici et elle le raccompagnait parce que je n'avais pas le permis. Mais le matin quand elle venait, tout était prêt. Le gamin était baigné, il avait déjeuné.

Et puis elle a déménagé, alors elle n'a plus voulu le garder. Moi je ne voulais pas le mettre à la crèche. Je trouvais que c'était mettre l'enfant trop vite en collectivité. Ils ne développent pas assez leur caractère personnel en crèche. Ils sont tous traités pareils. Ils vivent tous ensemble et c'est la loi du plus fort entre les bébés. Ça ne me plaisait pas. Alors j'ai trouvé une fille que je travaillais avec elle avant et qui venait d'être débauchée. Elle était donc au chômage et c'était une bonne copine. Et puis, elle habite juste dans l'immeuble HLM d'à côté. Alors j'ai été contente que ça marche avec elle et elle aussi. On s'arrange bien l'une et l'autre. Je vais le chercher à 17h30 et le midi je vais le voir. Je n'ai pas beaucoup de temps, mais je me dépêche de faire ma vaisselle et de ranger pour aller le voir un moment."

Cette désaffection des ménages ouvriers vis à vis des crèches collectives nous a été largement confirmée par les directrices de crèches. Calais comprend deux crèches collectives : la crèche Chantilly dans Calais-Sud, construite en 1965 et la crèche Rodin, dans la ZUP du Beaumaraais, ouverte en 1978. La première compte 50 places ; la seconde 60. A ces deux crèches, s'ajoute un système de crèche familiale (50 enfants), géré par le bureau d'aide sociale de la commune alors que les crèches collectives relèvent du bureau d'hygiène.

Ce qui frappe au vu de ces données est la très grande faiblesse du niveau d'équipement de garde de la petite enfance à Calais, qui contraste avec la situation de Troyes, autre ville à forte tradition d'emploi féminin, analysée par D. Combes et F. Imbert (1).

De même, il est frappant de constater la très grande jeunesse de ces équipements ou services. En dehors de la crèche Chantilly, tous les autres services collectifs de garde de la petite enfance ont été créés par la municipalité d'union de la gauche à direction communiste, élue en 1971. Ses efforts dans ce domaine se sont orientés essentiellement vers la ZUP du Beaumaraais.

Or, on note la grande faiblesse de l'utilisation des crèches collectives par les familles ouvrières. Le coût mensuel de garde des enfants y est de 637,00 Frs pour un enfant, 953,50 frs pour deux enfants.

Au moment de notre enquête, la crèche Chantilly comptait 8 couples d'ouvriers parmi les 54 familles inscrites à la crèche, plus 13 familles où

(1) D. Combes et F. Imbert : "Travail féminin. Production et reproduction" C.S.U. 1978.

le mari seul est ouvrier et 5 autres familles où seule la femme est ouvrière. Sur 54 femmes, seules 13 étaient donc des ouvrières.

Même constat à la crèche collective de la ZUP : sur 62 familles, on comptait 21 pères ouvriers, 11 mères ouvrières, dont 8 couples d'ouvriers.

"Les gens qui mettent leurs enfants en crèche ici à Calais, sont déjà très évolués comparativement à l'ensemble de la population. Beaucoup plus que d'autres qui s'adressent aux nourrices. On a même des enfants de gens qui ont des professions libérales, comme dentistes ou médecins" nous disait la responsable de l'un de ces établissements.

La crèche familiale, en revanche, est beaucoup plus fréquentée par les ouvriers. Son coût (635 frs par mois pour un enfant, 952,50 frs pour deux enfants) n'est pas moindre que celui des crèches collectives. Même si la Mairie prend directement à sa charge les cotisations sociales des nourrices.

Mais c'est un système qui repose sur le principe du placement des enfants à domicile chez des nourrices agréées qui peuvent garder au maximum deux enfants. Ce système rencontre très nettement la préférence des familles ouvrières.

"La crèche familiale a été conçue à l'origine dans l'attente de la crèche collective de la ZUP. Elle devait ensuite se déplacer dans un autre secteur de Calais. Mais en fait, il s'est avéré que les deux crèches, familiale et collective, loin de se concurrencer, se complètent très bien. Alors, on les a laissées toutes les deux dans la ZUP.

La crèche familiale s'adresse à tous les enfants de Calais. Elle n'est pas réservée à ceux de la ZUP. Mais en grande majorité, il s'agit d'enfants de la ZUP. Les familles qui y recourent sont en général des couples réguliers, avec une majorité d'enfants uniques. On a très peu de familles nombreuses. Sur 50 enfants au total, on a 3 familles qui font garder deux enfants mais les autres n'en font garder qu'un seul.

Comme milieu social, les parents, on a de tout. Mais quand même une grosse majorité d'allocataires, c'est à dire de gens qui viennent du privé. Des ouvriers surtout. Les femmes travaillent chez Rist, chez Meccano, tout ça quoi.

Il faut dire qu'on donne quand même priorité aux cas sociaux, enfin, j'entends par là les personnes qui ont les plus bas salaires, les plus grosses

difficultés au niveau des horaires, parce qu'on n'a pas véritablement de cas sociaux.

On a eu une fois une mère célibataire, mais c'est tout. Je crois qu'en général les cas sociaux comme les mères célibataires trouvent une aide auprès de leur famille. Et pour ces femmes là, la crèche familiale revient trop cher, malgré la subvention de la Mairie.

En principe, le recours à la crèche familiale est un choix. C'est à dire que les parents qui viennent ici préfèrent le mode de garde à domicile que la crèche collective. Il y a des liens affectifs entre les parents et les nourrices qui ne peuvent pas exister dans les crèches traditionnelles. Or les gens ont du mal à se faire à l'éducation collective. Ils restent très attachés aux liens familiaux que tend à reproduire la garde à domicile. Si l'on tient compte de l'attitude des parents, des mères surtout, car ce sont elles qui s'occupent le plus des enfants, il semble préférable que l'enfant soit pris en charge par une nourrice qui va s'occuper vraiment de lui, qui va jouer, lui raconter des histoires, l'écouter, le promener et pas seulement satisfaire ses besoins vitaux.

En général, les nourrices sont des femmes mariées qui ont arrêté de travailler pour élever leurs enfants et qui veulent avoir un complément de salaire. Toutes les nourrices en principe ont des enfants de 6 ans au minimum. On n'accepte pas les nourrices ayant des enfants tout petits. Il y a trop de risque affectif.

La majorité des nourrices habitent la ZUP.

Au début de l'année, on a enregistré beaucoup de demandes non satisfaites (une quinzaine environ). Mais au fil de l'année, avec les licenciements de plus en plus nombreux des femmes dans toutes les usines, les demandes ont été annulées. Il y en a très peu aujourd'hui.

Mais les licenciements ne sont pas les seules causes. Beaucoup de parents donnent aussi leurs enfants à garder par des nourrices non déclarées. Il y en a énormément à Calais. Mais on peut difficilement estimer leur nombre.

Enfin, les gens ne restent pas très longtemps ici à la ZUP. Il y a un constant renouvellement de la population. Les gens y restent 1, 2 ou 3 ans, puis quittent la ZUP pour des maisons individuelles le plus souvent en accession."

Cette parenthèse qui apporte un éclairage plus global confirme s'il en était besoin l'attachement des familles ouvrières au mode de garde à domicile des enfants.

Mais dans nos enquêtes auprès des ouvrières, y compris l'ouvrière moderniste, elle attribue en premier lieu la préférence à sa propre famille. Nous n'en avons pas rencontré qui mettait leurs enfant à la crèche familiale. En revanche, le recours à des amies au chômage paraît être important.

De nos interviews il ressort que l'homme accompagne l'enfant surtout lorsque le couple travaille en quarts. Homme et femme se succèdent dans cette tâche au fur et à mesure des semaines.

Mais si l'homme participe relativement bien à la garde et à l'éducation des enfants, il participe beaucoup moins aux autres tâches domestiques. Ce sont encore essentiellement les femmes qui les accomplissent :

"Le midi, je suis seule à rentrer à la maison. Je me fais mon repas, souvent des pâtes ou des pommes de terre à l'eau. Je fais la vaisselle et je passe voir mon gamin.

Les courses je les fais pour deux ou trois jours en général.

Le soir quand je rentre, je m'occupe du gamin, du repas. Je lave la maison. Et puis tous les jours, je fais un peu de repassage pour en avoir moins pendant le week-end. La lessive, je la fais un jour sur deux. Le lundi, le mercredi, le vendredi ou le samedi. J'ai beaucoup de linge à laver surtout avec le petit. Je le change au moins 3 fois de tenue par jour. J'aime qu'il soit propre. Et pour moi, il faut un chemisier par jour, car au travail on se salit beaucoup.

Je ne peux pas repasser quand mon gosse ne dort pas, car ça peut être dangereux. J'attends qu'il soit couché pour repasser. Ce que je peux faire quand il est réveillé, c'est la vaisselle, ou bien le ménage. Mais le ménage je le fais surtout à midi.

Pour tout ça, c'est mieux quand on travaille de quart.

Quand mon mari est là, il joue avec le petit. Les carreaux, le bricolage, il s'en occupe aussi. Mais préparer le dîner, la vaisselle et tout ça, c'est moi qui m'en occupe le plus souvent. Les poussières, lui, il ne les voit pas."

L'importance du travail domestique qui vient s'ajouter à la fatigue et à l'énervement du travail professionnel conduisent ces ouvrières à ne souhaiter plus qu'un enfant, elles qui formulaient avant le mariage le souhait d'avoir "des" enfants.

"On s'étonne que les gens ne veulent plus d'enfant. Allez voir à Meccano combien de femmes en veulent plus d'un, deux à la limite. Il n'y en a pas. Si on gagnait mieux notre vie et que le travail soit moins crevant, ça ne nous dérangerait pas d'avoir deux ou trois enfants. Mais dans les conditions qu'on a, non."

Aussi la venue du deuxième enfant est-elle un facteur déterminant à l'abandon du travail professionnel chez ces femmes qui, dans l'absolu, envisageaient de continuer à travailler une bonne partie de leur vie.

"J'ai arrêté de travailler le 28 septembre dernier, à 23 ans. J'avais travaillé dans cette usine de 17 à 23 ans. 5 ans. Le 28 septembre, ça correspond à la fois à la fin de mon congé-maternité, pour le deuxième, et à la date de mon licenciement économique.

Mon licenciement, je l'ai demandé d'une certaine manière. Ils devaient licencier une centaine de personnes, alors ils devaient établir la liste des ouvrières à licencier en priorité : d'abord toutes les ouvrières sous contrat (Pacte national pour l'emploi) et après ça, ils choisissaient parmi les ouvrières qui étaient là depuis longtemps, en fonction de l'âge (pré-retraite), de la situation familiale, de l'ancienneté et de la qualité du travail. Enfin moi, quand j'ai su ça, je suis allée trouver la déléguée. J'étais enceinte de mon petit garçon, et faire les quarts avec deux bébé, ça n'allait pas. Et ma belle mère, elle avait accepté d'en garder un, mais à deux elle n'était plus d'accord. Et pour moi, il n'était pas question de les mettre chez une nourrice. Alors mon mari m'a dit : "Arrête toi de travailler pendant un moment, prends un congé sans solde d'un an ou deux". Mais comme il y avait ces licenciements, j'ai demandé qu'on me mette sur la liste, parce que moi, ça m'arrangeait de toucher le chômage ; et de toutes manières, avec mes deux gosses, je ne pouvais pas continuer... Alors autant laisser ma place à une autre qui en a plus besoin.

Deux enfants avec les quarts, ça aurait été infernal. Déjà avec un c'était dur. Je ne voyais mon mari que lorsque j'étais du matin. On se voyait le soir. Mais quand j'étais d'après-midi, le matin je ne le voyais pas partir parce que je dormais. Et je rentrais le soir à 22 h. Il avait envie de me parler et moi je sortais du boulot, j'avais une grosse tête et pas envie de parler.

J'étais de mauvais poil le soir. Alors c'était triste. J'arrivais, je voyais 5 ou 10 minutes la fin d'un film et on allait se coucher.

Mais moi j'acceptais quand même ce rythme de travail mieux que mon mari. Lui, il s'ennuyait le soir, et ça, ça le minait."

Mais le retour au foyer est vécu, peu de temps après la perte de l'emploi, comme une situation à la limite aussi peu enviable que celle du travail, tant ces femmes attachent de l'importance à l'indépendance relative que leur conférait le travail, de même qu'aux contacts qu'il leur procurait.

"Quand je travaillais encore, je pensais que la femme qui était chez elle, elle avait de la chance, mais maintenant, non. Ce que je regrette le plus maintenant, c'est que je n'ai pas d'amie. Dans la journée, en dehors de mes enfants, enfin, surtout de l'aînée, je n'ai personne à qui parler. Tandis qu'à l'usine, même si je n'avais pas d'amie, j'avais quand même des camarades avec qui parler. Avec elles, on discutait de tout. Des broutilles mais aussi des informations sur ce qui se passait à Calais, dans l'usine. Aujourd'hui je me sens seule.

Et puis, un salaire en moins, ça va se sentir, surtout qu'on a deux gosses maintenant. Jusqu'ici on avait deux comptes en banque, chacun le sien. Mon mari, avec son mois, il payait toutes les dépenses régulières et les crédits. Moi, avec mon gain, je payais la nourriture, je rhabillais la maisonnée et je payais aussi les petits frais comme le coiffeur ou autres.

Mais quand je n'aurai plus le chômage, ça va être autre chose. On ne gardera qu'un seul compte, celui de mon mari, ce sera plus facile. On pensait acheter une maison, mais voilà un projet qui tombe à l'eau.

Et puis, je vais dépendre complètement de mon mari quand même. Et comme ce sera le salaire de mon mari je n'y toucherai pas. Je sais que je ne vais pas oser. Ça ne va plus être pareil, alors que là, il n'y avait rien à dire puisque moi aussi je gagnais mon salaire. Ça ne pourra plus être les mêmes rapports. J'espère qu'il ne me serrera quand même pas trop la vis, comme j'ai vu faire d'autres. Mais je vais avoir l'impression de retourner chez mes parents, de dépendre de quelqu'un.

On est quand même fière de gagner sa vie et moi je ne la gagnerai plus."

3°) Une mobilité éclatée : la recomposition par la voiture

La mobilité de ces ouvrières se différencie fortement de celle de l'ouvrière traditionaliste.

D'une part, les déplacements quotidiens domicile-travail, ne donnent jamais lieu à variation. Pas de rencontres fortuites au cours de ces trajets, pas de possibilité pour la moindre flânerie ou le petit détour. C'est imperturbablement la maison, l'usine, l'enfant à déposer ou à reprendre.

Peu de courses sont effectuées quotidiennement. En outre, le trajet en lui-même n'est pas, comme pour les ouvrières de la dentelle, une détente. C'est la course contre la montre, en permanence.

Le week-end est consacré aux courses à Continent à la sortie des enfants le dimanche après midi, au zoo, à la plage, éventuellement chez un parent.

Enfin, il n'y a pas de départ en vacances pour la plupart de ces ménages. Toute l'organisation du budget est orientée vers le même but : "faire construire".

Face à cette faible mobilité, à son insertion dans un contexte de tâches quotidiennes répétitives, à la course contre le temps, l'accès à la voiture apparaît un idéal pour ces femmes.

"Avec ma mobylette, je me sens complètement coincée. C'est la ZUP, Continent et l'usine. Et même pour Continent, il faut une voiture. Alors je me suis décidée à passer mon permis. Car c'est idiot, on a une voiture mais mon mari ne s'en sert pas pour aller au travail. Moi elle me rendrait bien des services. Des fois, quand il est pas là, je pourrais aller faire un tour avec le petit. Aller en ville, voir les magasins de jouets. Alors j'ai décidé, je suis en train de le passer. D'ailleurs à l'usine, toutes les femmes viennent en voiture. La majorité. C'est elles qui prennent la voiture et c'est normal."

"C'est quand même la voiture qui m'a changé la vie. Bon j'hésite pas à aller faire les courses l'après midi ou le matin selon mes quarts. L'après midi, après la sieste du petit, on sort promener de temps en temps. Le quartier en lui même, ça m'est égal. Habiter ici ou le centre ville, ça n'a plus d'importance pour moi depuis que j'ai la voiture. En un coup de volant je suis au centre ville. Alors du coup, c'est peut-être même mieux d'habiter ici. C'est

plus calme. Mais si je n'avais pas la voiture, qu'est-ce que je ferais ? Il faudrait que j'attende que mon mari ne travaille pas pour aller à Continent. Je ferais comme toutes les femmes de la ZUP qui n'ont pas de voiture. Elles dépendent de leur mari pour tout."

De fait, avec l'accès à la voiture on note un accroissement de la mobilité, mais aussi un autre rapport au déplacement, notamment au déplacement domicile-travail. Entrer dans sa voiture en sortant de l'usine, c'est déjà se détendre, se retrouver. Et sans aucun doute, pour ces femmes, la voiture est synonyme de liberté.

Ce sont elles qui en ont la plus grande disposition. En dehors des sorties hebdomadaires en famille (où l'homme prend le volant), elles l'utilisent en permanence pour leurs propres déplacements.

Dès lors, ces femmes n'utilisent plus jamais les transports en commun. Mais elles ne les utilisaient que très rarement avant.

Or, ce n'est pas la voiture en soi qui favorise les déplacements, mais bien l'articulation de ceux-ci au rapport travail-vie domestique. Au contraire, les jeunes femmes qui ont la disposition de la voiture, retournent à une très faible mobilité dès qu'elles se retrouvent au chômage.

"Je sors moins en fait depuis que j'ai arrêté de travailler. Ce n'est pas seulement à cause des petits. Je ne sais pas... Quand on sort de l'usine on n'a pas envie de rester enfermée chez soi. On préfère aller se ballader et voir des gens que de s'occuper du ménage... Et puis, on est debout toute la journée alors, rentrer à la maison pour faire le ménage, la barbe. On préfère faire autre chose pour se détendre et donc, on s'occupe moins de la maison. Et puis on y passe moins de temps aussi, alors on s'en fout davantage. Il y a ça aussi.

Je n'ai pas plus de temps libre maintenant, non. Il y a toujours des choses à faire dans la maison, mais disons que j'ai moins de contraintes de temps. Si je veux m'arrêter en milieu de journée, je peux, qu'en usine, je ne pouvais pas. Mais sinon, je n'en profite pas plus pour sortir. Quand je veux sortir je prends du temps sur le travail qu'il y a à faire dans la maison.

Et puis c'est vrai, je fais moins attention à moi depuis que j'ai arrêté de travailler. Chez moi, je me mets à l'aise pour m'occuper de mes gosses et de la maison et je m'en fous de mon apparence. Je garde mes pantoufles.

Je suis contente d'avoir arrêté de travailler pour élever mes enfants... Mais j'ai l'impression que quand on reste chez soi, on a tendance à s'enfermer. J'ai des moments de cafard. Mais ça passe vite avec les gosses, on n'a pas le temps de s'apitoyer sur soi même.

Quand j'en ai marre d'être enfermée, je sors avec mes gosses. Hier j'ai pris mes deux enfants et je suis allée faire un tour en ville. Même qu'on n'est pas partis longtemps, ça m'a fait du bien de sortir et de faire les vitrines.

J'ai mon permis de conduire depuis 3 ans. Heureusement que je l'ai ! Si je n'avais pas le permis je ne sais pas comment je ferais. Je ne pourrais rien faire sans voiture avec deux petits comme j'ai. Ou alors je ne pourrais aller qu'à Continent. Dans toute la ZUP c'est pareil. Y a rien d'autre que Continent à voir.

Pour moi le permis et la voiture c'est indispensable. Et quand je pense que j'avais peur de le passer ! Je n'ai jamais regretté parce que rien que pour les quarts chez Rist, ça m'a drôlement servi. Je ne sais pas comment on se serait débrouillés quand je faisais les quarts avec la petite à porter et à récupérer. Tandis que moi, en voiture, c'était idéal.

D'ailleurs, là bas, il y a énormément de femmes qui viennent en voiture. Celles qui n'en avaient pas, elles passaient toutes le permis... même les plus fauchées. Elles disaient qu'elles se privaient sur autre chose : les vêtements ou la nourriture.

Et puis, si c'est le mari qui doit accompagner la femme au travail ou s'il faut s'arranger à plusieurs avec une voiture, ça pose des problèmes. C'est moins souple que quand on a la voiture à soi.

Même que je ne m'en sers plus tous les jours de la voiture, je ne pourrais plus m'en passer. Parce que je m'en sers moins, c'est sûr. Je sors moins. Mes sorties en semaine, ça dépend du temps et de mon moral aussi. Mais je sors quand même de temps en temps. J'ai toujours un but d'ailleurs : aller chez le pharmacien ou autre, ou même aller me promener. Alors là je vais carrément en ville.

Pour les loisirs, ce sont surtout les enfants qui ont tout changé. Avant quand on était seuls, on allait souvent au cinéma, tous les dimanches. Et au restaurant aussi, oh ! à peu près une fois par mois.

Mais après, avec ma petite fille évidemment, il n'y a plus eu de cinéma ou de restaurant. Et puis avec les deux petits maintenant, on ne peut pas faire grand chose. On recommence juste à faire les courses ensemble dans les supermarchés.

Le week-end, j'aime bien qu'on sorte. Plus qu'avant même. Ça me barbe de bricoler ou de voir mon mari bricoler le samedi et le dimanche. Parce que moi dans ce cas là, j'ai les mêmes occupations que dans la semaine.

Alors voyez, je suis contente de m'être arrêtée pour élever mes enfants. Mais de rester chez soi, y a pas que des avantages. Le plus dur c'est cet isolement, ce manque de contact avec l'extérieur. Et puis en dehors des enfants, le travail domestique ne m'a jamais beaucoup plu. Bricoler, encore, ça va. Mais nettoyer, le ménage tout ça, ça me dégoûte, tellement il faut sans cesse recommencer."

Ce discours d'une jeune femme ouvrière au chômage tranche nettement avec celui d'une femme plus âgée de la dentelle, qui se retrouve dans la même situation de perte d'emploi :

"J'ai été licenciée de mon entreprise il y aura trois ans au mois de mai. Ça faisait 31 ans et 2 mois que je travaillais là bas. Ça a été dur au début.

Et puis, j'ai vu qu'entre mon mari qui était de quart, ma fille qui travaillait aussi de quart (chez Rist) et qui m'aidait aux tâches ménagères, on pouvait y arriver quand même. Et moi j'ai découvert soudain que j'avais presque trop de temps. Je pouvais avoir du temps libre.

C'est une habitude qui se prend vite d'être à la maison... On y est très bien chez soi. On peut se permettre de faire pas mal de bricoles. Par exemple, je me suis mise à faire beaucoup de cuisine, beaucoup plus de légumes. Je n'hésite pas à faire des petits plats avec des légumes frais.

J'ai plus de temps libre aussi. Enfin, j'aimais bien aller travailler aussi.

Je ne m'ennuie pas, non. Finalement je suis rarement seule dans la journée, avec mon mari qui prend des quarts. Et puis je vais voir ma fille qui est mariée maintenant. Je vais y passer une matinée selon ses quarts.

Voyez, j'ai été trop longtemps partie de la maison pour savoir me tenir à quelque chose chez moi. J'ai gardé les habitudes que j'avais en travaillant. Il faut que je bouge.

Moi, je n'ai jamais passé le permis. Non. Ça ne m'a jamais tentée. Je suis trop énervée. Je crois que je ferais des bêtises. Y a toujours l'autobus si on veut sortir. Et moi je marche énormément. Beaucoup plus que lorsque je travaillais.

Et puis telle que je me connais, en ayant du temps comme en ce moment, je sortirais tout le temps. C'est pas les occasions qui me manqueraient, entre la famille, le petit tour en ville et tout ça. La voiture ne serait jamais au garage, ça vous pouvez me croire. Alors, comme l'essence coûte cher, il vaut mieux que je ne sache pas conduire."

III - L'OUVRIERE SUR-DOMINEE

A côté des figures de l'ouvrière traditionaliste et de l'ouvrière moderniste, qui correspondent de fait à deux générations, on trouve à Calais une troisième figure : celle de l'ouvrière sur-dominée. Nous entendons par là des femmes qui ont connu ou qui connaissent, la conjugaison, poussée à l'extrême, des rapports de surexploitation dans le travail et des rapports de domination très poussés dans la famille.

Ces derniers ne se réduisent pas à des conjonctures individuelles. Il ressort de nos interviews qu'ils entretiennent des liens très forts avec la structuration sociale même de la classe ouvrière à Calais : le milieu masculin dentellier, notamment chez les tullistes, apparaît comme un milieu très lié aux rapports de domination dans la famille. L'homme y est le plus souvent roi. Et cette structure du milieu traditionnel de la dentelle a contribué à forger des représentations tant masculines que féminines qui tracent l'arrière fond sur lequel se détache une figure d'ouvrière sur-dominée, avec des caractéristiques spécifiques au cours des deux générations que nous avons étudiées.

Mais ces rapports de domination particuliers, au sein de la famille, entretiennent des liens très étroits aussi avec les rapports de sur-exploitation des femmes dans le travail. De ce point de vue, il est impossible de savoir

lequel de ces deux types de rapport détermine l'autre, tant l'imbrication en est forte et étroite.

Cette figure de l'ouvrière sur-dominée, nous la retrouvons en effet dans deux situations types :

- celle de l'ouvrière à domicile, pour les plus âgées ;
- celle d'une large partie des ouvrières de l'habillement, notamment parmi celles qui travaillent dans les petites et moyennes entreprises locales, pour les ouvrières plus jeunes et dont une part non négligeable habite au Fort Nieulay.

Tout se présente comme si à travers ces deux générations, on assistait à une segmentation de la classe ouvrière ; un segment étant marqué par une relative stabilité familiale et conjugale, une certaine place reconnue à la femme, alors que l'autre se caractérise par l'infériorisation de la femme dans tous les aspects de la vie quotidienne. Le premier comprend des familles à composition restreinte, du point de vue du nombre d'enfants. Le second se caractérise bien souvent par des familles plus nombreuses.

Or, cette segmentation de la classe ouvrière selon des critères familiaux entretient là encore des liens étroits avec la segmentation du marché du travail féminin lui-même. Sans que là non plus, il soit aisé de dégager le sens des déterminations. Elles apparaissent immanquablement réciproques ; en outre, on retrouve cette segmentation d'une génération à l'autre avec une constance et une force d'inertie incontestables. Et là encore, cette reproduction de la segmentation s'opère, grosso modo, dans les mêmes familles.

Les jeunes femmes qui répondent aujourd'hui à la figure de l'ouvrière sur-dominée sont issues de milieux familiaux dans lesquels les rapports de domination étaient déjà très forts. Tout se passe comme si leur destin individuel ne parvenait pas à s'écarter d'un destin social plus large.

Mais entre l'une et l'autre de ces générations, des différenciations apparaissent.

Dans les conditions de travail et de vie ; mais aussi dans les représentations : on retrouve ici l'évolution constatée entre l'ouvrière traditionaliste et l'ouvrière moderniste à propos du modèle de division sexuelle du travail.

Chez les ouvrières à domicile, en effet, on note là encore une profonde adhésion à ce modèle mais avec soumission aux rapports de domination.

Chez les jeunes femmes ouvrières sur-dominées, il y a, ou il y a eu situation de soumission et représentation de révolte. Et ce sont elles qui vont le plus loin dans la dénonciation de la famille et des rapports hommes-femmes.

Si la mobilité de l'ouvrière sur-dominée se différencie de celles des deux autres figures féminines étudiées, on note aussi une évolution de l'ouvrière à domicile à la jeune femme sur-dominée d'aujourd'hui.

Nous nous proposons donc d'exposer la situation de l'une et de l'autre et son impact sur la mobilité. Mais il nous paraît important auparavant de revenir quelque peu sur la trame de fond des rapports de domination liés au milieu spécifique de la dentelle.

°
° °

1°) Les rapports de domination hommes/femmes dans le milieu traditionnel de la dentelle.

Pour comprendre les processus de domination hommes/femmes au sein de la famille, il nous paraît important de référer le processus d'ensemble de la division sexuelle des tâches et des représentations masculines et féminines qui l'accompagnent aux conditions concrètes de son fonctionnement.

Pour ce faire, le milieu ouvrier de la dentelle, milieu fortement marqué par cette division sexuelle du travail, offre un bon exemple.

Les rapports de domination ne sauraient s'y analyser indépendamment du lien qu'ils entretiennent aux conditions de la production et aux modes de vie. Si la figure de l'ouvrière traditionaliste a tracé un exemple des pratiques et attitudes des femmes dans ce secteur, elle ne saurait pour autant faire oublier qu'une bonne partie des femmes des ouvriers de la dentelle, notamment les femmes de tullistes ne travaillaient pas.

C'est autour de la figure de l'ouvrier tulliste que nous souhaitons aborder cet aspect, en le restituant dans les conditions d'ensemble du fonctionnement social de ce milieu.

Des témoignages du siècle dernier et du début du siècle, trois grandes données ressortent pour caractériser la situation du tulliste :

- C'est d'une part son appartenance à l'aristocratie ouvrière. Ouvrier extrêmement qualifié, ayant connu une très longue formation, le tulliste percevait en général des salaires notablement supérieurs à ceux du reste des ouvriers de la dentelle. Conscient de sa qualification et de l'importance de son travail, le tulliste se situe aussi à l'avant garde du mouvement ouvrier. Calais a été une des premières villes ouvrières françaises influencées par le guesdisme.

- Mais si l'argent rentre en abondance pour les tullistes dans les périodes de prospérité, la misère suit bien souvent avec les périodes de crise. Ce haut niveau et cette irrégularité des revenus s'accompagnent de toute une représentation de la vie où ce qui est dépensé largement aujourd'hui peut être regagné demain ; en même temps que face à la misère, il convient de profiter de tout lorsque l'argent est là. Le tulliste est décrit comme un ouvrier dépensier.

- Mais ces dépenses s'accomplissent souvent hors de l'économie familiale. Et la situation des femmes de tullistes est bien souvent décrite comme une situation extrêmement dure ; c'est à la femme que revient la tâche d'assumer l'organisation de la vie familiale, à travers une économie largement perturbée par les mouvements cycliques de l'industrie, mais aussi par les pratiques dépensières de nombre d'ouvriers tullistes.

Ces caractéristiques apparaissent aussi bien à travers un texte de Furne (1), qu'à travers les écrits de Paul Vanuxem (2).

Le premier adhérent au mouvement de la réforme sociale, décrit ainsi le mode de vie des tullistes à Calais à la fin du siècle dernier :

L'industrie du tulle "s'éloigne de toute autre profession à cause des gains élevés qu'elle procure. Un bon ouvrier peut gagner 150 frs en moyenne par semaine.

Un salaire aussi élevé lui permettrait de faire des économies. C'est là malheureusement l'exception. L'ouvrier tulliste est essentiellement dissipateur. S'il n'est pas généralement porté à l'ivrognerie comme l'ouvrier irlandais, il est fort amateur de ses aises et se passe des fantaisies coûteuses ; il fréquente assidûment les centres de plaisir, cafés, concerts, théâtres et dans la belle saison, il sème son argent dans les guinguettes des environs.

(1) Furne : "L'industrie des tulles à Calais" La réforme sociale, 1er mars 1886.

(2) P. Vanuxem, op. cit.

Aussi il rentre peu de la paye au foyer, et la femme s'estime heureuse de toucher 30 ou 50 frs pour nourrir la famille.

Le moralité de cette population ouvrière laisse fort à désirer : les habitudes religieuses y sont absolument nulles. D'ailleurs le service du culte est notoirement insuffisant : une paroisse de 20.000 habitants n'a à sa tête qu'un curé et des vicaires.

Néanmoins, malgré des moeurs grossières et une grande liberté d'allure, il y a peu de naissances illégitimes. Chez les enfants, beaucoup d'indépendance et peu de respect de l'autorité paternelle." (1)

Malgré les forts relents d'idéologie patronale, cette description permet d'appréhender quelques aspects de la vie quotidienne des tullistes au siècle dernier.

Plus de trente ans plus tard, au début du siècle, Paul Vanuxem, intellectuel lié au mouvement social, rejoint cette description. Nous en avons déjà fait état dans notre premier chapitre. Mais c'est autour de l'irrégularité des revenus et des pratiques dépensières des tullistes qu'il centre son analyse du mode d'existence de ces ouvriers :

"Ce système de salaires (au rack) commode pour l'industriel, favorable à l'indépendance de l'ouvrier, apporte dans l'économie ménagère de graves perturbations... Le fabricant n'intervient jamais dans le choix des partenaires de l'ouvrier tulliste ni dans le partage du salaire au sein de l'équipe qui se fait au cabaret le samedi soir..."

(En période de prospérité), certains ouvriers économes continuent de vivre modestement comme aux temps plus durs : ils constituent une épargne qui les fera en peu d'années propriétaires, rentiers ou patrons.

Mais dans d'autres ménages règnent l'imprévoyance et l'insouciance : on règle sa vie sur le salaire maximum.

Mais la plupart du temps les tullistes vivent très largement aux époques de prospérité. Rien n'est trop cher pour eux."

Ces caractéristiques de nombre d'ouvriers tullistes et leur impact sur la vie familiale et le rôle des femmes dans l'organisation familiale nous ont été ainsi décrits, dans nos entretiens, par une ouvrière de la confection issue d'un milieu de tulliste :

(1) Furne, op. cit. p. 271.

"Mon père était tulliste. C'était la gloire du tulle à cette époque. Les tullistes étaient très considérés. Ils ne quittaient pas leur bleu de travail de la semaine, mais le samedi c'était autre chose. Quand ils rentraient du boulot, ils faisaient leur toilette à fond, ils mettaient le costume, la chemise blanche et le canotier, les gants et la canne et ils allaient bringuer jusqu'au dimanche soir... La femme et les enfants à la maison bien sûr !

Ma mère était une "femme au foyer" mais elle a travaillé presque toute sa vie... Etant femme de tulliste, elle faisait des ménages pendant tous les week-end. Fallait bien qu'elle travaille parce qu'à cette époque, quand les tullistes bringuaient, c'était pas avec leur dimanche hein, c'était avec l'argent gagné pendant toute la semaine. C'était leur paye qu'ils dilapidaient comme ça. Et les femmes, il fallait bien qu'elles se débrouillent pour que les enfants mangent et le père aussi d'ailleurs.

Les tullistes gagnaient bien leur vie, ça c'est vrai, mais ils s'occupaient de leur bon plaisir avant tout.

L'économie familiale, c'était le problème de la femme encore une fois.

Les tullistes, c'était une catégorie de travailleurs à part... C'était la bourgeoisie dans la classe ouvrière ou la classe ouvrière dans la bourgeoisie.

Tous les hommes qui travaillaient dans les entreprises étaient sous la coupe des tullistes. Un tulliste parlait de "ses" remonteurs, comme de ses propres ouvriers. Le patron de l'entreprise s'occupait uniquement de la question de l'entreprise, mais c'était le tulliste qui s'occupait de tout ce qui concernait le travail, qu'il s'agisse des métiers ou des ouvriers... C'était effectivement lui le maître, celui auquel on devait obéir et lui organisait son travail comme il l'entendait.

Mais il ne faut pas non plus voir que le bon côté du travail des tullistes. Car c'était quand même un salaire au rendement. Alors ils travaillaient beaucoup. Les horaires et les rythmes de travail étaient insupportables.

Et bien souvent les tullistes avaient un mode de vie spécial. Si jé prends le cas de mon père, il allait manger toute sa semaine dans les petits bistrotts de Calais Nord. C'était pas comme maintenant, à l'époque. C'était le quartier de pêcheurs. Il n'y avait que des vieilles maisons de pêcheurs, des cafés, des bastringues et tout ça. Et les tullistes étaient atti-

rés par ce genre d'établissement. Ils revenaient le lundi matin au boulot sans un sou en poche... Ils avaient tout dépensé.

Ma mère s'en plaignait parce qu'elle avait du mal à nourrir ses enfants, mais au niveau des rapports homme/femme, cela lui paraissait naturel que mon père fasse la bringue et la laisse seule à la maison. La seule chose qui lui posait un problème c'était de ne pas avoir assez d'argent pour élever normalement ses enfants, c'est tout.

Elle n'acceptait pas tout quand même : une fois, par exemple, elle est allée au commissariat de police pour porter plainte contre mon père pour abandon de famille.. Parce qu'il ne lui avait pas donné un sou depuis plusieurs semaines et qu'il ne rentrait plus à la maison.

Mais au commissariat, on s'est franchement fichu d'elle. Parce que les flics savaient bien ce que faisaient les hommes. Ils l'ont tournée en dérision et lui ont dit qu'elle allait le revoir son mari. Alors que faire ?

Et tout cela ne l'empêchait pas de servir mon père, de lui laver sa cotte de travail, sa chemise, de lui préparer et de lui porter ses repas, tout ça.

Dans toute ma famille, il n'y avait que des tullistes qui vivaient comme ça, gagnant beaucoup et dilapidant tout. Et nous, on était 7 enfants.

Mais les tullistes n'étaient pas tous comme ça. Il y en a beaucoup aussi qui accédaient à la propriété, alors que ce n'était pas encore le cas des ouvriers à l'époque.

Ceux qui accédaient à la propriété copiaient la maison. Ils n'achetaient pas des petites maisons comme celles où vivaient les pêcheurs ou les ouvriers, mais de grandes maisons. Ils copiaient même le mode de vie des patrons au niveau de l'utilisation des pièces ; ils réservaient une pièce qu'on appelait "la pièce propre" où personne ne rentrait jamais sauf au moment des grandes réunions familiales. Et ils faisaient aussi construire une arrière-cuisine pour ne pas salir la cuisine elle-même.

Les femmes avaient un boulot monstre, rien que pour le ménage par exemple. Il fallait non seulement s'occuper de l'intérieur, mais aussi laver les façades, le trottoir et les bouches d'égout. Si on ne lavait pas le trottoir devant chez soi, on était considéré comme une "crapie" comme on dit ici. En plus, il fallait commencer par laver le trottoir et ensuite le couloir, puis la cuisine, pour finir dans la petite cour intérieure. Tout ça parce qu'il

fallait ramasser la saleté vers l'intérieur et non pas la pousser vers le dehors. Il ne fallait pas montrer ce qui était souillé chez soi.

Mais les tullistes qui dépensaient tout leur argent ne pouvaient pas se payer la maison. Alors c'étaient les petits logements, souvent dans les courées. Ça a été mon cas, étant jeune. Mais la vie de la courée, moi j'en garde un excellent souvenir. Quand on habite dans une courée, il y a une sorte de vie presque communautaire, entre les enfants, les adultes, les personnes âgées.

C'était dans la rue X... On ne voyait pas les courées de la rue.. Il y avait un long couloir de 10 m avec une cour intérieure et une dizaine de petites maisons qui donnaient là, sur la cour. Moi j'en garde un souvenir incroyable. Pour des gosses, c'était merveilleux. C'était la grande famille quoi... On allait les uns chez les autres, manger, dormir, on se lavait de temps en temps, tous les gosses dans un même baquet. L'eau était dans la cour... On apprenait à faire du tulle à domicile. Il y avait une femme qui faisait de l'effilage chez elle. J'allais la voir et tout en jouant, je l'aidais à effiler. Je garde un bon souvenir de tout ça.

Mais pour revenir à la femme, tout lui revenait : les enfants, les courses, la cuisine, le ménage et tout ça, c'était son affaire. Mon père par exemple ne s'est jamais occupé de quoi que ce soit. Il n'était même pas question que ma mère en parle avec lui."

Ces témoignages sur la vie ouvrière du temps de la dentelle, notamment du côté des tullistes, tracent un peu la toile de fond de la texture des rapports de domination traditionnels à Calais. Mais ils font apparaître là encore une dichotomie, au sein même du milieu tulliste, entre ceux qui "accédaient à la propriété" et ceux qui dépensaient tout.

C'est en prenant en compte cette toile de fond qu'il convient d'examiner la situation des figures féminines ouvrières sur-dominées, en la rapportant à la dichotomie dans laquelle elle s'inscrit, face aux figures de l'ouvrière traditionnelle et de l'ouvrière moderniste. Mais au sein de cette figure, un phénomène générationnel qui renvoie à l'évolution des conditions sociales d'ensemble : c'est la distinction entre les ouvrières à domicile et certaines ouvrières du secteur de l'habillement.

2°) Les ouvrières à domicile

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les ouvrières à domicile. Les limites imparties à notre travail ne nous autorisent pas à les aborder toutes. Nous renvoyons pour cela à ce qui a été écrit dans ce domaine, et parmi les travaux récents, à celui de Monique Haitcault sur la région toulousaine (1).

Monique Haitcault y souligne à quel point cette forme de travail constitue "*l'analyseur social* (par excellence) *de la dévalorisation de la force de travail des femmes*". Elle y montre aussi comment la mobilisation des femmes vers ce type de travail est inséparable de la mobilisation de tout un ensemble de "qualités" morales caractéristiques : auto-organisation très poussée, auto-discipline, etc...

Et comment "*paradoxalement, l'auto-organisation et l'auto-discipline, considérées par nous comme une augmentation de la charge de travail, sont vécues par elles comme un signe de liberté.*"

Ce que nous voudrions simplement dégager ici, c'est la manière dont le travail de ces femmes est nié, tant au niveau professionnel que sur le plan domestique et l'adhésion pourtant très forte de ces femmes au modèle de division sexuelle du travail, dans un contexte de rapports de domination très marqués. C'est en montrer, d'autre part, l'impact sur leur mobilité.

a) La négation du travail de ces femmes au plan professionnel et domestique

—Le travail à domicile, florissant du temps de la prospérité de la dentelle, a vu son champ se réduire comme une peau de chagrin avec l'entrée en crise de cette industrie.

Les travailleuses à domicile ont, sans aucun doute, été la catégorie ouvrière la plus touchée.

Parmi les ouvrières figurant dans l'échantillon de nos entretiens, les ouvrières à domicile se distinguent par leur situation familiale, originelle et actuelle, particulière : ce sont soit des femmes qui ont connu dans leur enfance, une vie familiale instable, avec des séparations et des ruptures ; soit des femmes qui ont plus de deux enfants.

(1) Monique Haitcault : "Le travail à domicile" film video

Ce qui les spécifie aussi, c'est leur représentation de la famille et du rôle qu'elles y assument. Pour elles, le rôle de la femme est avant tout un rôle familial : s'occuper soi-même des enfants et du mari, assumer l'ensemble du travail domestique. Si le travail professionnel de la femme est une nécessité économique, il ne doit en rien perturber la vie familiale. Aussi le travail professionnel de la femme doit-il être "invisible" pour les autres membres de la famille, et notamment pour le mari : il s'accomplit dans la journée, mais aussi en grande partie la nuit ; mais à l'instar du travail professionnel, le travail domestique doit lui aussi rester invisible. Il est absolument impensable pour elles de demander la moindre participation du mari aux tâches domestiques. Et ce n'est pas une double journée, mais bien une triple journée que ces femmes accomplissent : celle du travail professionnel, celle du travail domestique et celle consacrée à être entièrement disponible pour le mari. Si les deux premières peuvent s'imbriquer dans le même temps, ce qui suppose la réalisation simultanée d'un double travail, en revanche aucune de ces deux premières ne doit interférer avec la troisième.

"J'ai commencé à travailler très jeune dans un ouvroir de couture. C'est à la mort de mon père, quand j'avais 12 ans que j'ai dû travailler. Il faut vous dire que je n'ai pas connu ma mère. Elle est morte alors que j'avais 3 mois. Mon père s'est alors remarié avec une femme qui avait déjà des enfants à elle. Et puis, avec mon père ils ont eu encore trois autres enfants. Alors à la mort de mon père, il a fallu que les femmes travaillent : ma belle-mère s'est fait garde-barrière et pour moi, ça a été l'ouvroir de couture, puis j'ai été bonne à tout faire.

Mais ça ne pouvait plus aller quand je me suis mariée parce que je travaillais toute la semaine et même le dimanche jusqu'à 4 heures de l'après midi. Alors j'ai cherché un autre travail pour être plus avec mon mari.

Je me suis mise à faire du tulle à domicile. J'étais recouseuse. Pour mon mari, c'était mieux que je travaille à domicile. Quelques fois je devais travailler jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, mais ça ne perturbait pas la vie du ménage. Le soir, après avoir fait tout ce qu'il fallait dans la maison, je parlais un bon moment avec mon mari. Je me mettais au travail plus tard, quand il était couché ; ça ne le gênait pas.

Et moi, ça m'arrangeait aussi. Je ne sais pas s'il y a autant d'intimité dans un ménage quand la femme travaille à l'extérieur. Quand elle rentre, elle n'a pas le temps de discuter, ni rien avec le mari. Je pense qu'une femme est aussi indépendante en ne travaillant pas. Tout ça, ça tient au caractère des gens, pas du fait qu'on travaille ou pas.

Avant, voyez vous, il y avait beaucoup de femmes qui travaillaient à domicile, c'était normal, c'était lié avec la dentelle, tout ça. Et puis les femmes tenaient à élever leurs enfants elles-mêmes, elles en faisaient davantage que maintenant. Les jeunes, c'est plus la même mentalité : ils veulent tout avoir et des salaires plus élevés, plus réguliers. Alors le travail à domicile ça ne peut plus les satisfaire.

C'étaient aussi davantage les femmes mariées avec des enfants qui faisaient ce genre de travail. Pour une jeune fille, c'est plus agréable de travailler à l'extérieur, surtout quand on n'est pas mariée. En plus c'est pas un travail qui peut permettre qu'on vive avec. Parce que c'est quand même le salaire aux pièces hein ! C'est fait surtout pour quand on est mariée et que le mari travaille. Ça permet de vivre mieux sans trop gêner la vie familiale. Mais qu'on mette 2h ou 3h pour faire une pièce ça change rien au salaire.

C'est pas très dur comme travail mais c'est fatigant parce que j'avais souvent à faire tard le soir. Coudre à la lumière, tard, pour les yeux c'est pas bon. Mais tout ça, ça ne me posait pas de problèmes.

Et comme je travaillais à la maison, je pouvais toujours m'arranger pour que les courses et le repas soient prêts. De toutes façons, c'est toujours moi qui fais tout dans la maison. J'arrivais toujours à faire le travail sans lui demander de m'aider. Je m'arrangeais pour le faire moi-même. En général je gardais le matin pour faire le travail de la maison, parce que le tulle, je pouvais le faire l'après midi et le soir. Ça me faisait double journée, mais je préférais travailler chez moi. C'est mieux que chez les autres. On a l'impression de faire comme on veut ; on est plus libre. On n'a personne sur le dos et on peut s'arrêter quand on veut.

Si je lui avais demandé de m'aider à mon mari, il l'aurait fait, mais c'est moi qui ne voulais pas. C'est davantage le travail de la femme tout ça. Un homme ne sait pas bien faire le ménage. Et moi, ça ne me dérange pas. Je ne m'ennuie pas dans la maison. Je ne me suis jamais ennuyée. Je n'ai jamais eu de contact avec personne dans le travail à domicile. Les femmes

qui travaillaient dans le tulle à l'usine, je ne les voyais pas. Mais je ne connaissais pas non plus les autres femmes qui travaillaient à domicile. Je les voyais seulement quelquefois au guichet.

Mais tout ça, ça ne me gênait pas. J'ai jamais cherché les contacts, ni à sortir. En travaillant et en ayant le ménage à entretenir, on n'a pas beaucoup le temps d'avoir quelqu'un dans les jambes. Et mon mari, il aimerait pas ça ; les amies et les contacts c'est bien quand on est jeune fille. Mais après on a une autre vie quand on est mariée. On a envie d'être un peu avec son mari.

Pour moi, ce qui compte c'est la maison. J'y suis bien. J'aime me trouver chez moi, dans une maison qui me plaît, propre. Ce que je regarde le plus c'est la propreté. Quand je fais le ménage, je le fais toujours à fond. Dans les moindres recoins. Rien ne m'échappe."

"Quand j'ai pris le travail à domicile, mon mari faisait souvent des réflexions du type "ben alors, t'as pas encore fait ta vaisselle ?". Il s'imaginait que j'avais beaucoup de temps. Pour lui, j'étais à la maison donc je n'avais rien à faire de la journée. J'essayais de lui expliquer que c'était pas facile de trouver 5h par jour pour le boulot, avec en plus, les courses, le repas du midi et du soir à préparer, le gosse, le ménage et tout ça. L'un dans l'autre, j'avais moins de travail en travaillant à l'extérieur. D'ailleurs à ce moment là, mon mari m'aidait un peu. Mais du jour où j'ai pris un travail à domicile, je ne sais pas, pour lui, j'étais à la maison et je n'avais rien d'autre à faire.

Quand il rentrait, il me demandait ce que j'avais fait. Je lui disais ben, j'ai eu les gamins, j'ai fait mon travail pour l'usine et j'ai pas eu le temps pour les courses. J'y vais maintenant. Il avait l'impression que j'avais dormi. Il n'était pas content parce que tout n'était pas prêt.

En dehors de mon travail et des choses de la maison, je fais beaucoup de choses en couture pour moi : les 3/4 de mes robes je les fais moi-même. Pour les enfants aussi. Je suis contente de faire ça, et c'est aussi par nécessité."

Comment cette imbrication de la double, voire de la triple journée de la femme se traduit-elle dans sa mobilité ?

b) Report de la mobilité sur d'autres membres de la famille et variations avec l'accès de la femme à la voiture.

Les caractéristiques de la mobilité des ouvrières à domicile ne varient pas très fortement avec l'accès ou non de la femme à la voiture. Mais dans le cas de cet accès, le rapport de la femme à la voiture apparaît différent de celui qui caractérise l'ouvrière moderniste.

Dans le cas des ouvrières qui n'ont pas accès à la voiture - et il semble que ce soit le cas de la majorité des ouvrières à domicile - l'accomplissement de toutes les tâches domestiques allié au travail professionnel s'accompagnent d'une faible mobilité. Celle-ci renvoie à plusieurs facteurs :

- D'une part, le temps est particulièrement mesuré pour ces ouvrières. Le rythme des courses est fortement organisé.

- D'autre part, ces ouvrières, qui connaissent un grand isolement social, conservent en revanche d'étroites relations avec la famille. Mais ce ne sont pas elles qui se déplacent. Ce sont les membres de la famille qui viennent les voir, prenant souvent en charge, à la place de l'ouvrière, les déplacements liés au travail professionnel - ou les déplacements pour achats. La soeur, la belle soeur, viennent apporter et prendre le travail pour l'usine; elles en profitent aussi parfois, en faisant leurs propres courses, pour faire aussi celles de l'ouvrière à domicile. Celle-ci affirme d'autre part, souvent "ne pas aimer sortir". Et contrairement à l'ouvrière traditionaliste, les déplacements ne sont pas source d'agrément, en eux mêmes. Enfin, la faible mobilité renvoie aussi à la faible consommation marchande qui se manifeste notamment par la rareté des départs en vacances chez ces ouvrières.

"Ce n'est pas toujours moi qui me déplaçais à l'usine. Souvent, ma belle soeur passait le matin prendre le travail que j'avais fait et me rapportait du nouveau travail. C'est que, quand on travaille à domicile, on n'a pas beaucoup de temps.

En échange, moi je lui gardais parfois sa petite. Elle me l'amenait ici et la petite jouait pendant que je travaillais.

En général, avec la famille, oui, j'avais et j'ai toujours pas mal de relations. Mais en dehors de la famille, non, je n'ai aucun contact. Quand

j'étais jeune fille, j'avais des amis, et puis une fois mariée, non. Quand on se rencontre dans Calais, on se parle encore, "comment ça va" et tout ça mais on ne se fréquente pas.

C'est venu progressivement, parce qu'on n'avait pas les mêmes heures de travail, tout ça... Après quand j'ai travaillé chez moi, j'ai perdu tout contact. Je ne fréquente personne ici. Bon, les voisins d'en face, ce sont des vieilles personnes, alors il y a un minimum de respect à montrer, mais j'évite si possible de parler.

On dit toujours que les Calaisiens sont fiers, je ne sais pas, c'est peut-être vrai. Moi, j'aime bien ma tranquillité et mon mari pareil. C'est pas de la fierté, c'est l'envie d'être tranquille.

Et puis je vous dis, avec le travail qu'on a, on n'a pas beaucoup de temps. C'est comme les courses. Moi j'aime pas aller chez les petits commerçants parce qu'on perd plus de temps. En général je regroupe les courses que j'ai à faire. Le pain, je le prends une fois par semaine et je le mets au congélateur. Le reste c'est une fois par semaine ou une fois tous les quinze jours. Je sors faire une course quand il me manque quelque chose de précis pour faire une bonne cuisine... J'aime bien faire des bonnes choses, alors à cette occasion, je fais quelques courses pour compléter ce qui me manque. Je fais mal au coeur à tout le monde ici, tellement ça sent bon. Ou alors si ma soeur passe avant d'aller à Continent, je vais des fois avec elles. Mais des fois elle passe voir si je n'ai besoin de rien.

Sinon les courses à Continent, je les fais avec mon mari, en voiture. Moi je ne conduis pas. Mais on y va juste pour les courses, pas pour se promener ni pour aller au restaurant non. Je n'aime pas aller au restaurant. J'aime bien faire à manger moi même.

Et puis, je n'aime pas tellement sortir, et mon mari non plus. On ne va jamais au cinéma non.

La voiture, on l'a eue 10 ans après notre mariage. Alors on a pu faire les courses plus loin et puis au début, on est sortis davantage. Mais après ça s'est tassé. On s'en sert surtout pour les courses. Moi je ne conduis pas. Et c'est bien comme ça. Ça me fait sortir à pied. C'est meilleur que d'être assis dans une voiture.

Et les vacances, non, on ne part pas. On est partis une seule fois, dans le midi. Mais ça ne nous a pas plu. J'ai une soeur qui est partie s'ins-

taller là bas avec son mari. Moi je ne comprends pas qu'on puisse quitter son coin. Moi je ne quitterai jamais Calais. Je me plais dans mon patelin.

Non, les vacances pour moi, c'est pouvoir traîner le matin. Me dire que j'ai le temps, comme le dimanche..."

L'accès à la voiture de certaines ouvrières à domicile, plus jeunes, ne change pas fondamentalement les caractéristiques de la mobilité, en dehors du fait qu'il contribue à reporter plus de tâches encore sur la femme. C'est elle désormais qui va régulièrement chercher le travail ; mais c'est elle aussi qui fait désormais, en grande partie, les courses et accomplit certains déplacements nécessaires à l'homme. Le tout dans un contexte qui demeure celui de l'exigence par l'homme, de sa présence à la maison.

"Quand je me suis mise à travailler à domicile, il y a 6 ans, heureusement que j'avais la voiture. Sans voiture ça aurait été difficile de s'organiser pour le travail. Mon mari, lui, va au travail en mobylette ou bien il y a un gars qui le prend en voiture et le ramène le soir après le travail.

Pour les filles qui n'ont pas de voiture, c'est souvent le mari ou quelqu'un de la famille qui prend le travail et le ramène.

En général, je vais chercher le travail tous les jours. Je profite souvent d'y aller en allant chercher le gosse à l'école.

La voiture je m'en sers aussi pour aller faire les courses. Mais je ne vais jamais à Continent. C'est trop tentant. Je vais chez un commerçant qui fait tout : épicerie, boulangerie, tout ça. Je n'y achète que ce dont j'ai besoin et au moment voulu. Il n'y a que pour les trucs importants comme les barils d'Omo par exemple, des trucs comme ça où je m'approvisionne à Continent. Mais comme mon beau père y va tous les samedis, quand j'en ai besoin je lui demande de m'en rapporter. Mais moi je n'y vais pas.

Bon, et puis la voiture je m'en sers aussi le dimanche matin pour accompagner et venir chercher mon mari au football.

Mais sinon, la voiture n'a pas changé grand chose à ma vie. Je n'aime pas conduire... Je ne m'en sers que quand c'est vraiment nécessaire. Si je n'en avais pas, je serais ennuyée pour le travail. Mais pour le reste, les courses et tout ça, je le ferais à pied.

On ne sort pas beaucoup mon mari et moi, maintenant que je travaille à domicile. Le dimanche après midi, c'est plutôt la télé.

Et moi, en semaine, je ne peux pas trop m'absenter, parce que mon mari est habitué à ce que je sois toujours là. Lui il a des horaires irréguliers. Il peut finir plutôt tôt le matin, vers 11 h ou plus tard vers 14 h. Alors il arrive à la maison et je suis là.

Tandis que si je n'étais pas là, il irait au café boire un coup, ou bien il traînerait dans sa tournée à discuter avec les patrons de bistrot tout ça. Maintenant qu'il finit à 14h sans manger, il rentre tandis qu'autrement il irait manger dans un restaurant, un petit truc pas cher. Je le comprends d'ailleurs. Rentrer dans une maison vide, ce n'est pas agréable. Et par exemple, quand il rentre, si je suis chez ma mère qui habite tout près il me dit : "Bon alors, qu'est-ce que tu foutais"."

Si l'ouvrière à domicile constitue un exemple type de femme surdominée, il n'en épuise pas les cas de figure. D'autres exemples apparaissent, à travers nos entretiens, notamment parmi les travailleuses de l'habillement, habitant le quartier du Fort Nieulay.

3°) Autres cas de figure : cas d'ouvrières de l'habillement habitant le Fort Nieulay

Parmi les ouvrières de notre échantillon d'enquêtes, une autre figure d'ouvrière sur-dominée se détache. La caractériser autour d'un seul critère : secteur de travail, caractéristiques familiales ou localisation résidentielle, n'est pas aisé. Il semble que pour elles, tout se combine encore plus étroitement que pour les autres.

Il est impossible d'analyser leur situation actuelle sans se référer d'abord à leur milieu familial d'origine. Bien souvent issues de familles nombreuses, aux faibles revenus, elles ont pour la plupart connu dès leur enfance une situation familiale instable, marquée par l'irrégularité de la présence de l'homme (leur père) au foyer, voire son départ définitif, l'abandon de la femme et des enfants.

Pour elles, la vie s'est caractérisée par le travail précoce, bien souvent dans la confection, mais aussi l'arrivée d'un enfant, alors qu'elles

étaient toutes jeunes et non mariées. C'est parmi elles que nous avons trouvé le plus de femmes seules : mères célibataires ou divorcées. Quand elles sont mariées, leur vie domestique se caractérise par le fait que ce sont elles qui prennent tout en charge, non parce qu'elles estiment que tel est leur rôle, mais parce qu'elles ne peuvent pas compter sur l'aide du conjoint.

Ayant subi ou subissant très fortement les rapports de domination, elles parlent de leur existence avec révolte.

C'est surtout dans le quartier du Fort Nieulay, le plus déshérité de la ville, que nous avons rencontré dans nos enquêtes le plus d'ouvrières répondant à l'ensemble de ces conditions.

Le sous équipement du quartier, les faibles revenus de ces femmes, l'ampleur des tâches qui leur incombent se combinent pour faire émerger le problème des transports, comme un des problèmes n° 1 au niveau de la vie quotidienne. Et ce sont elles qui sont le plus captives des transports collectifs. Ce sont elles aussi qui les utilisent le plus.

"Le Fort Nieulay, c'est de plus en plus un quartier à part... Les problèmes s'accumulent au lieu de se résorber et d'un secteur où les cas sociaux étaient nombreux, on est passé à une espèce de ségrégation qui s'opère au niveau de tout le quartier... Entre le quartier et la ville.

Il y a beaucoup de familles nombreuses au Fort Nieulay, mais ce n'est pas un hasard, c'est parce que dans la cité HLM qui a été construite, il a été prévu beaucoup de logements pour familles nombreuses. On dit que c'est un des quartiers où les femmes travaillent le moins, mais il faut voir que pour celles qui travaillent, les problèmes sont démultipliés ici par rapport aux autres quartiers de Calais.

Ici, j'ai beaucoup de contacts avec les femmes, qu'elles travaillent ou non. Et je vous assure que nous voyons beaucoup plus de problèmes d'équilibre nerveux chez les femmes qui ne travaillent pas.

La femme qui travaille est souvent surmenée, c'est vrai. Mais il y a encore plus de dépressions chez celles qui ne travaillent pas.

Les femmes par ici travaillent beaucoup dans la confection, la lingerie, et puis dans la dentelle aussi. Mais il y a moins de femmes dans la dentelle maintenant qu'avant. Beaucoup d'entreprises ont fermé. Actuellement, c'est plutôt la confection.

Ce sont des femmes qui n'ont pas véritablement de formation professionnelle. Elles sont le plus souvent formées en entreprises. Pour elles, le gros problème c'est les transports. Elles sont obligées de se déplacer fréquemment en ville, même celles qui ne travaillent pas, et fort peu de femmes ici ont des voitures. En général elles se déplacent soit à pied, soit en autobus, ce qui occasionne des pertes de temps considérables, et des problèmes avec les enfants.

Il n'y a ni crèche ni garderie dans le quartier. Alors, c'est le système des nourrices sauvages. Heureusement encore qu'il y en a.

La situation du Fort Nieulay est un handicap pour tout, pour le travail d'abord, mais aussi pour les courses", nous disait une travailleuse sociale.

Parmi les femmes que nous avons rencontrées, s'ajoutent à ces problèmes du quartier des problèmes familiaux spécifiques. C'est tout d'abord le cas des mères célibataires :

"Depuis l'âge de 12 ans, ma mère me disait qu'elle aimerait bien être débarrassée de moi. J'ai saisi la première occasion. A 17 ans, j'ai rencontré un homme plus âgé que moi qui m'a dit qu'on allait se marier. Et moi, j'étais sotte à l'époque. J'ai attendu un enfant et je ne lui ai rien dit. Je considérais que j'étais seule responsable, que c'était mon problème, et je ne l'ai plus revu. A l'époque, on ne faisait pas d'avortement. On aurait été bannie de la société si on avait avorté. Et puis, mes parents n'auraient pas compris. Alors je suis partie dans une maison maternelle qui accueillait les jeunes mamans. Et puis au bout d'un moment, comme je travaillais et que je rapportais un peu d'argent, ma mère m'a demandé de revenir. Ce que j'ai fait et c'est elle qui garde mon enfant. Il a 12 ans maintenant. Quand je ne suis pas là, c'est elle qui fait le ménage, prépare les repas. Mais quand je suis là, c'est moi qui le fais. Elle, elle a toujours pris en charge les travaux les moins pénibles. En plus, les courses, c'est moi qui les fais toujours en revenant du travail et le samedi. Je ne me déplace qu'en bus.

En dehors de ça, je ne sors jamais, je n'ai pas le temps. Je vais quand même me promener avec mon enfant des fois."

Mais c'est aussi le cas des femmes séparées ou divorcées.

"J'ai repris le travail dans la confection quand je me suis séparée de mon mari. Pour moi ça a été une délivrance. Si je n'avais pas eu 4 enfants et que j'avais eu du travail et un salaire, j'aurais repris mon indépendance beaucoup plus vite. Mais j'étais coincée.

J'ai eu 4 grossesses menées à terme et... 3 rectifications des erreurs de la nature, 3 avortements quoi... La position de mon mari dans ce domaine c'était : "C'est ton problème et pas le mien, tu te débrouilles."

Quand une femme vit dans la crainte perpétuelle d'attendre un enfant, c'est vraiment insupportable. Et c'était mon cas.

Il faut reconnaître que j'avais un foyer dans de mauvaises conditions. Je m'occupais de tout à la maison, des enfants bien-sûr mais aussi du ménage, des courses, de la lessive, du repassage, de la cuisine. Tout quoi. Il lui arrivait quelquefois de faire une course. Mais dans ces cas là, j'appréhendais toujours pour l'argent.

Mon mari me donnait tout son salaire. Mais après, il se servait lui-même dans le porte-monnaie. Sans s'inquiéter de ce qui pouvait manquer pour sa famille. Il prenait selon ses besoins... Mais c'est une période de ma vie sur laquelle je n'aime pas revenir. C'est une page tournée pour moi.

Aujourd'hui mes enfants se débrouillent bien. Ma dernière a 12 ans. Ils m'aident un peu. On arrive à s'organiser mieux qu'avant. Mais moi, je fais tout en bus.

Je n'ai jamais passé le permis, non, ça ne me dit rien. C'est un peu une question de moyens financiers. Mais pas seulement, ça ne m'attire pas."

C'est encore la même situation de report total des charges domestiques sur la femme, dans des rapports de domination très-forts que nous avons constatés chez les femmes mariées :

"A la maison, le soir je fais un peu de ménage, le plus gros, je donne un coup de balai, je lave un peu. Mais les grosses choses, le vrai nettoyage, laver par terre, faire les carreaux, l'aspirateur et tout ça, c'est en fin de semaine, le samedi que je le fais.

Le repassage je le fais souvent le dimanche. La lessive je suis obligée de la faire en semaine. J'ai au moins une battée de linge par jour.

Mon mari, l'après midi, il va souvent à un garage. Il a des copains qui y travaillent. Alors il va faire de la mécanique avec eux. Il ne sort ja-

mais avec nous et ne s'occupe jamais des enfants quand je suis là.

Dans la maison, il ne fait pas grand chose. Il est là comme à l'hôtel quoi, il passe, mais c'est tout. Le travail de la maison, il me dit que c'est à moi de le faire, que je suis là pour ça."

A cette situation familiale très lourde, s'ajoutent les conditions de travail elles-mêmes dans l'habillement.

"Dans ce travail, le pire, c'est qu'on travaille au rendement. Tous vos gestes sont décomposés. On n'a pas de schéma de fabrication à suivre à la lettre mais pour chaque partie de travail, le temps est fixé et il ne faut pas le dépasser. On a comme ça 1 mn 30 pour une opération, 30 secondes pour une autre. Ils décomposent les minutes en centièmes, comme ça le temps peut être calculé plus serré. Mais les temps d'arrêts pour la préparation du travail, la mise en route de la machine, le passage à l'opération suivante, tout ça n'est pas compté. Il faut donc que l'on aille plus vite que le temps calculé au départ. On ne peut même pas aller aux toilettes, sinon, il faut forcer le rythme pour rattraper le temps perdu.

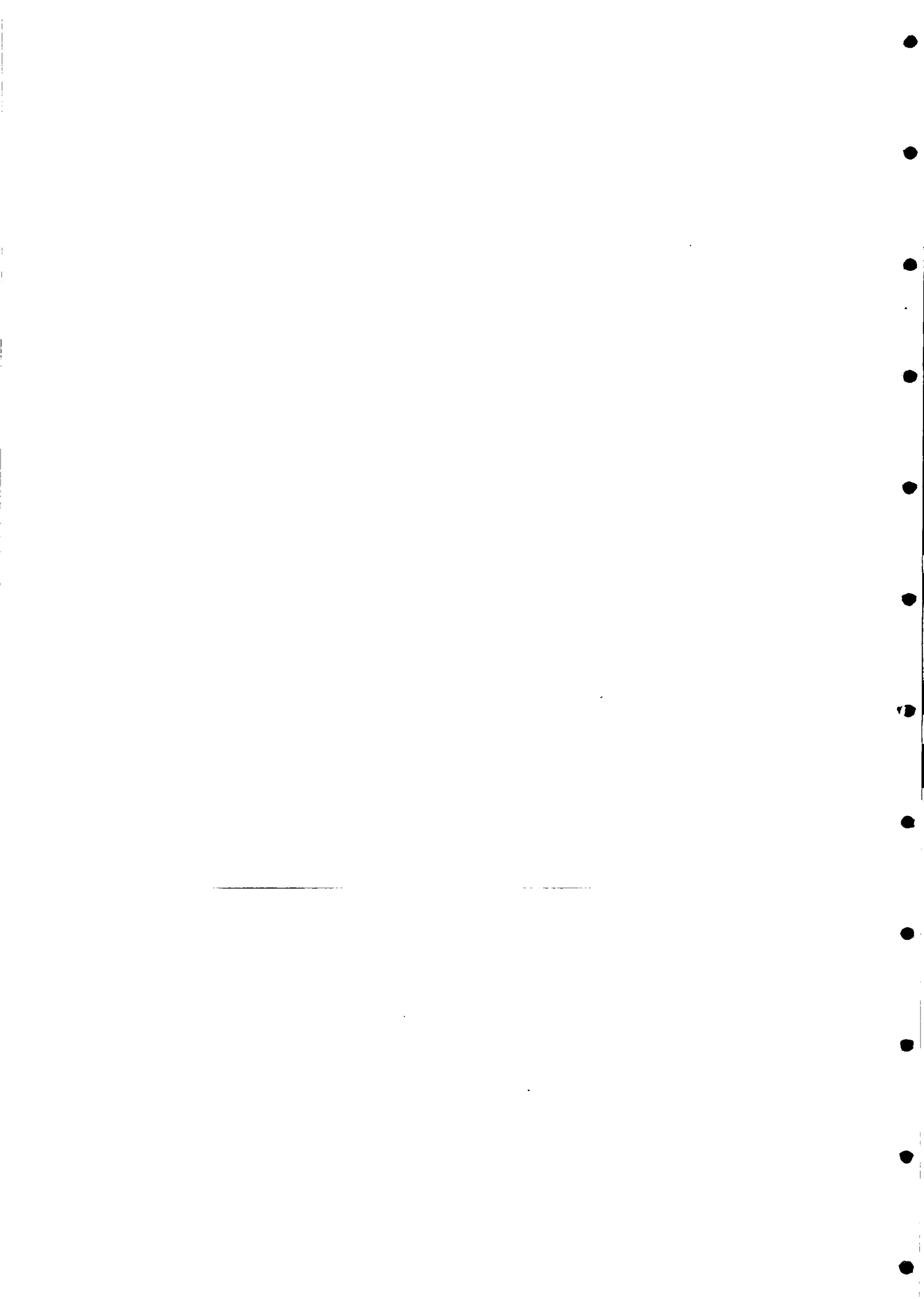
Et puis, on se fait insulter, on est prises pour des moins que rien.

On a beau dire de l'absentéisme féminin, mais il faut tenir les 8 heures en passant ce type de boulot. Les gens ne se rendent pas compte de ce que c'est, de ce que ça représente comme ennui. En plus de ça, il y a tout le reste, les courses, la bouffe, les gosses. Une femme, elle peut pas se comporter au travail comme un homme. Elle a tout à s'occuper.

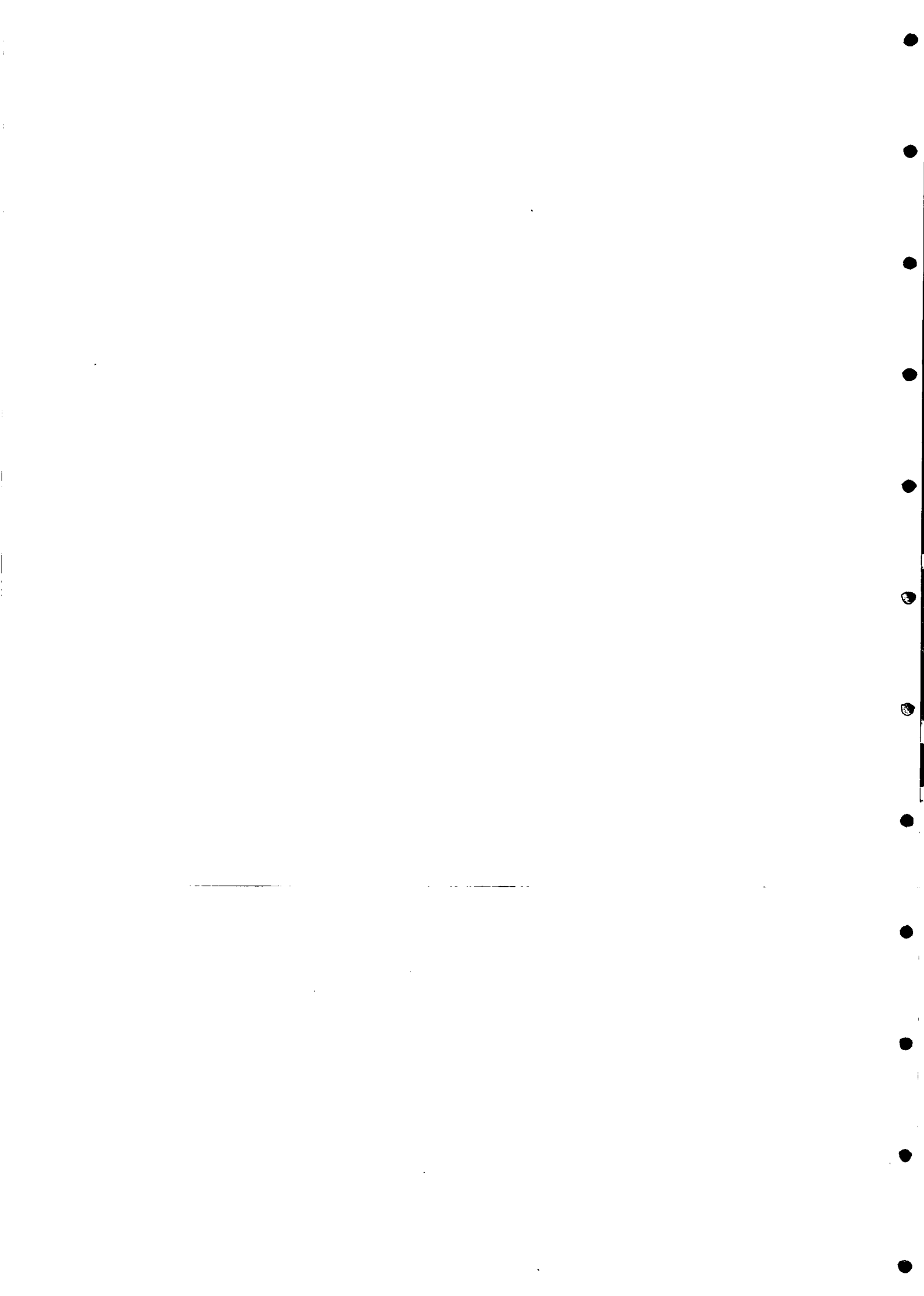
En plus, elles gagnent moins, alors ça conforte les maris dans leur sentiment d'être l'indispensable et le plus important.

Pour tout ça, il faudrait qu'il y ait un syndicat. Mais dans ces entreprises de femmes, c'est difficile. En plus, il y a un tel brassage de personnel, entre les départs volontaires et les renvois que c'est plus difficile encore.

Une fois pourtant, à la coupe, on en a eu marre et on s'est décidées, entre femmes, à faire quelque chose, parce qu'on en avait ras le bol que le chef de service soit en permanence sur notre dos. Alors on a envoyé une lettre en haut lieu pour marquer le coup."



C O N C L U S I O N



Au terme de ce travail, nous pouvons ainsi énoncer les principales conclusions qui se dégagent quant au rôle et à la place des transports dans la mobilisation professionnelle des femmes.

1°) Ce qui ressort tout d'abord, est le faible degré de socialisation des conditions de déplacement des femmes vers l'emploi.

Les modalités d'organisation de ces déplacements ne donnent lieu ni à des interventions patronales, individuelles ou collectives, ni à une prise en charge particulière de la collectivité par le biais du système de transports publics.

Cette situation tranche nettement avec les résultats de notre travail sur Dunkerque (1) qui montraient au contraire l'importance de l'intervention des grandes entreprises dans l'organisation du transport de la main-d'oeuvre masculine.

Les raisons de cette différence se comprennent sans conteste à la lumière de la place spécifique des femmes sur le marché du travail et des rapports particuliers que les entreprises entretiennent à la main-d'oeuvre féminine.

Dans notre travail sur Dunkerque, nous avons montré comment les interventions transport des entreprises s'analysaient comme des actions de démarcation vis à vis des conditions générales de fonctionnement du marché du travail ; mais aussi comme des actions visant à s'approprier des "rentes différentielles" en recourant à des espaces aux conditions économiques et sociales particulières, caractérisés en outre par la différenciation des qualifications sociales de la main-d'oeuvre.

Or, dans le cas de l'emploi féminin, c'est déjà le recours à la main-d'oeuvre féminine qui constitue en lui-même une action de démarcation sur le marché du travail. La manière dont la configuration des rapports sociaux "autorise" une moindre reconnaissance de la qualification chez les femmes et se traduit dans le niveau plus faible de leurs salaires, crée déjà les conditions d'obtention d'une "rente différentielle" par rapport aux conditions salariales moyennes.

(1) E. Campagnac, H. Coing : "Le rôle du ramassage dans la politique de main-d'oeuvre des grandes entreprises à Dunkerque" ATP socio Economie des transports - BETURE, 1976.

Cela ne signifie pas pour autant que l'emploi de la main-d'oeuvre féminine s'accompagne toujours et partout d'une absence d'intervention patronale dans le domaine des transports. Le cas des ouvrières du textile de Roubaix-Tourcoing (1) est là pour nous rappeler que ce principe général est à moduler en fonction des caractéristiques locales et de la situation de la branche.

Mais ce principe général se combine à Calais avec la manière dont les longues traditions d'emploi des femmes dans l'industrie ont contribué à façonner tout le contexte économique et social de la ville. Celui-ci est marqué simultanément par des traditions de travail qualifié des femmes, même si cette qualification ne leur a jamais été reconnue, par le bas niveau des salaires et par tout un mode d'organisation familiale qui s'est forgé sur cette double base du travail des femmes et de la sous-consommation marchande.

Aussi c'est la ville dans son ensemble qui constitue un espace de démarcation par rapport aux conditions générales.

La crise du secteur traditionnel d'emploi féminin qu'était la dentelle et qui s'est traduite, à partir de 1968, par la disparition de milliers d'emplois non compensés par les créations nouvelles, n'a fait que renforcer ce caractère d'ensemble de la ville comme espace de démarcation.

Il est intéressant à cet égard de noter que, malgré la forte régression du tissu et des emplois industriels, et malgré la restructuration de l'appareil productif local, les femmes ont maintenu leur part relative dans l'industrie.

Le seul exemple de relative démarcation par rapport au contexte général et moyen de la ville est le fait d'un secteur parmi les plus dominés : celui de la confection féminine et de la lingerie. Ce secteur entretient des liens plus forts que les autres, dentelle exclue, au quartier le plus défavorisé de la ville : Fort Nieulay.

Et dans ce cas, nous assistons à une intervention spécifique transport, de la part de certaines entreprises de ce secteur, par le biais d'un accord passé avec la société concessionnaire du réseau de transports collectifs.

(1) H. Coing : "Cars de ramassage et mobilisation de la main-d'oeuvre : L'industrie du textile de Roubaix-Tourcoing" ATP Socio-Economie des transports BETURE, 1975.

2°) Le fait que Calais constitue dans son ensemble un espace de démarcation par rapport aux conditions générales moyennes ne signifient pas pour autant que les entreprises ont un rapport indifférencié à la ville et aux caractéristiques des divers segments de la main-d'oeuvre féminine.

Nous avons montré, en effet, comment derrière l'existence indéniable d'une forte proximité habitat-emploi chez les femmes, se lisait des politiques différenciées vis à vis de la main-d'oeuvre féminine, de la part des entreprises ; et comment ces politiques elles-mêmes renvoient à la situation de la branche, aux caractéristiques du procès de travail et aux formes d'obtention de la plus value.

D'autre part, la proximité habitat-emploi ne saurait non plus masquer que l'accès à l'emploi des femmes, comme celui des hommes, s'opère par le biais de véritables "filières sociales", intégrant à la fois aspects professionnels, familiaux et consommatoires.

Mais politiques d'entreprises et filières sociales d'accès à l'emploi reposent sur des fondements quelque peu différents pour les hommes et pour les femmes. Nul doute que pour ces dernières, le mode d'insertion dans la structure familiale et les caractéristiques de la vie domestique font l'objet d'une prise en compte spécifique et jouent tout autant sinon plus que les seules compétences professionnelles stricto sensu.

3°) La faiblesse du degré de socialisation des conditions de déplacements des femmes s'accompagne d'un report sur le ménage des moyens de mobilisation des femmes vers l'emploi.

Or ces moyens ont largement évolué depuis vingt ans, sous l'influence des caractéristiques urbaines et des normes sociales de consommation.

La tendance nouvelle qui se dégage depuis le début des années 70 est bien le développement croissant du recours à l'automobile, chez les ouvrières de Calais.

Ce recours croissant à l'automobile ne repose pas sur l'accès des ménages à un deuxième véhicule, mais bien sur l'usage par la femme du véhicule unique du ménage.

Le rôle croissant de l'automobile dans la mobilisation professionnelle des femmes ne se réduit d'ailleurs pas à l'usage de ce mode de transport dans les déplacements domicile-travail. L'accès à ce bien marchand intervient aussi directement dans les motivations à l'entrée et au maintien dans l'emploi, chez ces ouvrières, notamment chez les jeunes ouvrières des "nouvelles" industries. Nous avons de ce point de vue été frappées par le fait que dans le discours de ces femmes, la référence à l'automobile prend place avant même le projet d'accession à la propriété d'une maison individuelle, dans l'évocation des différents facteurs qui les poussent à travailler. La priorité ainsi accordée à l'automobile dans l'échelle des valeurs nous semble spécifique aux femmes, au sein des ménages. Cela renvoie à tout ce que représente pour les femmes l'accès à ce moyen de transport, non seulement du point de vue de l'accès à l'emploi mais aussi du point de vue de l'organisation du travail domestique et du point de vue du vécu de leur place dans les rapports sociaux familiaux.

Ainsi, l'automobile apparaît tout à la fois comme enjeu et moyen de l'exercice d'une activité salariée par ces femmes. Bien souvent, seule l'addition du salaire de la femme au salaire de l'homme autorise l'accès à ce bien marchand, dans un contexte de bas niveau moyen des salaires. Dans le même temps, l'automobile apparaît comme le moyen de transport le plus adéquat aux déplacements, notamment aux déplacements domicile-travail, dans un contexte marqué par la faiblesse des transports collectifs.

Cette tendance croissante à l'usage de l'automobile, chez les ouvrières à Calais, ne saurait se comprendre indépendamment des attentes spécifiques que ces femmes formulent à l'endroit de ce mode de transport.

Ce qu'elles recherchent à travers lui, c'est sans doute moins un plus grand accès à l'espace qu'un plus grand accès au temps.

L'usage de ce moyen de transport, en effet, modifie moins la configuration géographique des déplacements que leur organisation temporelle.

Mais le gain de temps qu'autorise la voiture ne débouche pas sur une différence fondamentale de la nature du temps récupéré. La réduction du temps contraint ne libère pas du temps libre, mais un autre temps contraint : celui du travail domestique.

Cependant l'usage de l'automobile confère à l'évidence aux femmes le sentiment de pouvoir échapper aux contraintes de tous ordres, sociales et

familiales, qui imprègnent leur vie quotidienne.

4°) Si cette tendance croissante au développement de l'automobile est réelle, elle ne concerne pas uniformément toutes les couches de la population ouvrière féminine. De même que son usage ne donne pas lieu aux mêmes types de déplacements.

La définition de ces couches ne repose pas seulement sur la corrélation entre des critères d'âge et de situation matrimoniale et familiale. Il ne suffit pas de distinguer les jeunes ouvrières des ouvrières plus âgées, ou les jeunes filles vivant chez leurs parents des jeunes femmes mariées mères de famille. Les facteurs générationnels comme la situation familiale ont certes une influence importantes sur la configuration de la mobilité de ces femmes et sur leur rapport aux différents modes de transport. Mais ils ne jouent pas indépendamment de leur insertion dans tout un mode de vie.

A cet égard, il ressort de notre travail une forte corrélation entre d'une part l'évolution des conditions productives et consommatoires d'ensemble et l'évolution de l'organisation familiale ouvrière ; et d'autre part, une forte corrélation, à chaque époque, entre la structuration du marché du travail féminin, et l'existence d'un double modèle de rapports sociaux familiaux : le premier dans lequel le travail professionnel et domestique de la femme est reconnu au sein de la famille (ouvrière "traditionnaliste" et ouvrière "moderniste") ; et le second dans lequel il ne l'est pas (ouvrières "sur-dominées").

Cette corrélation ne signifie pas que l'un des éléments (conditions productives et structuration du marché du travail) détermine l'autre (rapports sociaux familiaux). Ils jouent au contraire largement à double sens. Et cette interrelation montre bien qu'il n'est ni possible d'examiner l'évolution et les caractéristiques des conditions du travail féminin dans l'industrie indépendamment de la prise en compte de la généalogie de la famille ouvrière ; ni possible non plus de saisir cette généalogie et l'évolution des systèmes de pratiques et de représentations qui la marquent, indépendamment de l'examen des conditions productives concrètes et de leur articulation à l'ensemble des rapports sociaux.

B I B L I O G R A P H I E

Compte tenu de l'ampleur des publications intéressant les différents champs abordés dans notre travail, cette bibliographie n'a aucune prétention exhaustive. Elle indique simplement les principaux ouvrages de référence les plus récents.

I - TRAVAIL ET CONDITION FEMININE

- A. AZZOUVI : "Le salariat féminin : points de repère" Critiques de l'économie politique. Nouvelles séries n° 5 - octobre-décembre 1978.
- P. BOUILLAGUET-BERNARD, A. GAUVIN, J.L. OUTIN : "Evolution et spécificité de l'intégration des femmes à l'appareil de production" Recherche DGRST oct. 1978.
- P. BOUILLAGUET-BERNARD, A. GAUVIN : "Le travail féminin : famille et système productif" revue Consommation N° 2, 1979.
- R. BOYER : "La crise actuelle : une mise en perspective historique". Critiques de l'économie politique. Nouvelles séries n° 7-8. "Crises".
- J. BRUHAT, M. CERATI, E. CHARLES ROUX, M. GUILBERT, C. ZIEGLER : "Les femmes et le travail du Moyen Age à nos jours" Ed. de la Courtille, Paris 1975.
- C.G.T. : "Les questions qui font bouger : femmes salariées d'aujourd'hui". Paris, 1978.
- C.G.T.-Nord-Pas de Calais : "Les causes de l'absentéisme féminin" Ed. Sociales Paris, 1975.
- C.E.R.M. : "La condition féminine" Ed. Sociales, 1978.
- D. CHABAUD et D. FOUGEYROLLAS : "Travail domestique et espace-temps des femmes" International journal of urban and regional research "Women and the city" 1978.
- Un collectif Italien "Etre exploitées" Ed. des femmes, 1974.
- Ouvrage collectif : "Misérable et glorieuse, la femme du XIXe siècle" Ed. Fayard, 1980.

- M. COLIN : "Ce n'est pas d'aujourd'hui..." Ed. Sociales, Paris, 1975.
- D. COMBES, F. IMBERT : "Travail féminin : production et reproduction".
C.S.U., 1978.
- B. CORIAT : "L'Atelier et le chronomètre". Ed. Ch. Bourgeois, Paris 1979.
- J. COUTRAS, J. FAGNANI : "Rapports conjugaux et mobilité des femmes employées dans la région parisienne" ATP Socio-économie des Transports, SMASH, 1979.
- B. DELACOURT, P. ZARRIFIAN : "Mouvement du capital et emploi dans les industries de l'habillement" Institut syndical d'études et de recherches économiques et sociales, CORDES, 1980.
- Documentation française : "Vivre au féminin" Les cahiers français n° 171, mai-août 1975.
- Documentation française : "Les femmes, guide bibliographique" Paris, 1974.
- Economie et statistique : "La montée du chômage féminin" n° 126, oct. 1980.
- B. FRIEDAN : "La femme mystifiée" Ed. Denoël-Gonthier, Paris, 1974.
- M. GUILBERT : "Les fonctions des femmes dans l'industrie" Ed. Mouton, Paris La Haye, 1966.
- M. GUILBERT, N. LOWIT, M.H. ZYLBERBERG-HOCQUART : "Travail et condition féminine"- Bibliographie commentée. Ed. de la Courtille, Paris 1977.
- F. GUELAUD-LERIDON : "Recherches sur la condition féminine dans la société d'aujourd'hui" P.U.F. - Travaux et documents INED Cahier n° 48, Paris, 1967.
- M. HAITCAULT : "Le travail domestique" 1978
"Le travail à domicile" 1979
Université de Toulouse le MIRAIL - films video.
- Institut National de Recherche et Documentation Pédagogiques : "La condition féminine en France, 1945-1975" Paris, 1974
- D. KERGOAT : "Ouvriers = ouvrières ?" critiques de l'économie politique.
Nouvelles séries n° 5 oct-déc. 1978.
- J. LAOT : "Stratégie pour les femmes" Ed. Stock - Paris, 1977.
- M.A. MACCIOCHI : "Les femmes et leurs maîtres " Ed. Ch. Bourgeois, Paris 1979.
- M. MARUANI : "Les syndicats à l'épreuve du féminisme" Ed. Syros, Paris 1979.
- C. MEILLASSOUX : "Femmes, greniers et capitaux" Ed. Maspero, Paris, 1975.
- A. MICHEL : "Activité professionnelle de la femme et vie conjugale" Ed. P.U.F. Paris, 1972.

- A. MICHEL : "Le travail féminin : un point de vue" La documentation française 1975.
- A. MICHEL : "Les femmes dans la société marchande" Ed. P.U.F. Paris 1978.
- Ministère du Travail et de la Participation : "Tableaux statistiques sur le travail et l'emploi" Ed. 1979.
- K. MILLET : "La politique du mâle" Ed. Stock, Paris 1971.
- J. MITCHELL : "L'âge de femme" Ed. des femmes, Paris 1974.
- A. SCHWARZER : "La petite différence et ses grandes conséquences" Ed. des femmes, Paris 1977.
- E. SULLEROT : "Histoire et sociologie du travail féminin" Ed. Denoël-Gonthier Paris 1968.
- E. SULLEROT : "Les Françaises au travail" Ed. Hachette, Paris 1973.
- L. THEVENOT : "Les catégories sociales en 1975" Economie et Statistique n° 91 juillet-août 1977.

II - MARCHES DE L'EMPLOI, TRANSPORT ET MOBILITE

- Ph. AYDALOT : "Villes en crise, marché du travail et régulations locales" Dossiers du Centre Economie-Espace-Environnement. Janv. 1981.
- T. BAUDOIN, J.N. CHOPART, M. COLLIN, D. KERGOAT : "Les temps modernes à Laval" Rapport CORDES 1977.
- D. BLETRACH , A. CHENU, J. BRODA, P. BOUFFARTIGUE, Y. RONCHI : "Production et consommation dans la structuration des pratiques de déplacement" ATP Socio-économie des Transports - CRET 1977.
- E. CAMPAGNAC, H. COING : "Le rôle du ramassage dans la politique de main-d'oeuvre des grandes entreprises" ATP Socio-économie des Transports, BETURE 1975.
- E. CAMPAGNAC, L. TABARY-TAVEAU : "Nouveaux quotidiens ouvriers" Ed. Plan-Construction, 1980.
- H. COING : "Cars de ramassage et marché de l'emploi : le textile de Roubaix-Tourcoing" ATP Socio-économie des transports - BETURE 1975.
- J.J. CHAPOUTOT, J. GAGNEUR, L. JOSSE, P. LIOCHON : "Systèmes de transports urbains et mobilisation de la main-d'oeuvre" ATP Socio-économie des Transports - UER Urbanisation-aménagement. Grenoble 1976.
- J.N. CHOPART : "Vivre pour travailler, travailler pour vivre" CSU 1979.

- B. CONVERT et M. PINET : "Processus de reconversion industrielle et mobilisation de la main-d'oeuvre" ATP Socio-économie des Transports .
LARU IDN - Lille 1978.
- Cycle supérieur d'aménagement et d'urbanisme de l'institut d'études politiques de Paris : "Marché du travail et développement économique au Havre" 1975.
- M. DESTEFANIS, A.M. VASSEUR : "Le fonctionnement du marché du travail local : le bassin de main-d'oeuvre d'Annecy" Centre d'études de l'emploi.
P.U.F. 1974.
- M. DESTEFANIS, L. FOUCHER, B. GOUTERMANOFF : "Le fonctionnement du marché du travail local : le bassin de main-d'oeuvre de Compiègne" Centre d'études de l'emploi. P.U.F. 1977.
- M. FREYSSENET : "Division du travail et mobilisation quotidienne de la main-d'oeuvre : les cas Renault et Fiat" ATP Socio-économie des Transports, CSU 1979.
- B. GANNE : "Concentration industrielle, mutation socio-politique et développement urbain dans les villes moyennes : le cas d'Annonay" Economie et humanisme 1979.
- N. MAY, G. RIBEILL : "Mobilisation de la main-d'oeuvre et revendications transports : le cas de Rouen" ATP Socio-économie des Transports - Prospective et Aménagement 1978.
- D. MINGASSON, M. MOREAU-PONGY : "Travail des femmes et structures urbaines : le cas de Romans" IREP 1976.
- H. TIGER : "Restructuration industrielle et filières de main-d'oeuvre : l'agglomération grenobloise des origines de la grande industrie aux firmes multinationales"-CSU 1979.

III - BIBLIOGRAPHIE RELATIVE A CALAIS

- M. AUBERT : "L'industrie des tulles et dentelles mécaniques à Calais" Université de Lille 1972.
- CEADDEC : "Etude démographique et économique" Calais 1955.
- Chambre syndicale des fabricants de dentelle : "Le vrai visage de la dentelle à Calais"

- M. CHEVALLIER : "L'emploi féminin dans le triangle Calais-Dunkerque- St.Omer"
GSU 1977.
- G. DUBROEUCQ : "L'industrie des tulles et dentelles mécaniques à Calais"
Faculté de Droit, Université de Lille 1952.
- M. HELLARD : "Les zones industrielles à Calais" Institut de géographie de
Paris I -- Thèse de 3ème cycle, 1977.
- H. HENON : "Le tulle et les dentelles mécaniques" Chambre syndicale des fa-
bricants de dentelle 1902.
- N. MAY, B. CUNEO : "La municipalité comme instance revendicative : politique
et revendications transport à Calais". ATP Socio-économie des Trans-
ports. Prospective et aménagement 1978.
- OREAM-Nord : "Calais-Dunkerque : évolution de l'emploi 1962-1977 et perspec-
tives 1985" SECADU - Avril 1978.
- J. SENLIS : "L'industrie des tulles et dentelles mécaniques à Calais" 1909.
- P. VANUXEM : "Ouvriers et patrons tullistes de Calais" Sciences sociales.
Janvier 1910 (Bib. du Musée social).

